39e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 6 9 FÉVRIER 1922

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ECRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PREDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLESIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressees à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* : pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres.

Chèques postaux Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Vie de la fondatrice de la Christian Science, 81. — II. Religion et thérapeutique dans la Christian Science, 83. — III. Psychothérapie, 85. — IV. Freudisme, 88. — V. Aux *Annales*, 90. — VI. Chez les paysans du Centre, 91. — VII. En milieux nègres, 92. — VIII. Almanach catholique, 93. — IX. Philologie classique; sainte Lucie; S. Hubert; un Bleuet, 94.

L'« Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : P. Janvier, Mgr Hedley, Monnier, 95; Daumas, Vaussard, Naville, 96.

PRÉDICATION

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE RÈGNE DE DIEU. — III. Le règne de Dieu sur les volontés par l'observation de sa loi, 81.

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — II. (1re Parole : *Dimitte illis*). L'objet de la conversion : le péché, 84. — III. (2e Parole : *Hodie mecum...*). Un modèle de conversion : le bon larron, 87.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XIX. *Quinquagésime* : L'âme, 90.

Exercices pour le Chemin de la Croix. — II. Sur l'espérance, 91.

Courtes instructions pour la prière du soir. — IX. La prière de Jésus Christ (suite), 95.

VIENT DE PARAITRE : La 4e édition de Le Déserteur, drame social en 3 actes, par l'abbé G. Muguier, franco 1 f. 25 l'exemplaire, 5 f. les cinq — DU MÊME AUTEUR : La Victoire de la Terre, drame social en 3 actes, mêmes prix. — L'un et l'autre drame sont contre la désertion des campagnes. Sans droits de représentation. En vente à nos bureaux.

— Un certain nombre de nos confrères, parfois embarrassés dans des difficultés concernant leur droit à l'usage de l'église et de son mobilier, se trouveraient bien de prendre conseil de l'ouvrage de Fanton, toujours en vente à nos bureaux : Les églises et leur mobilier devant la loi civile, in-12 de 468 p., franco 5 fr.

IL Y A LONGTEMPS

que nous n'avons pas annoncé la **Petite Histoire de ma Religion,** de Fournier. Rappelons, pour nos nouveaux lecteurs (et aussi pour les anciens qui n'y penseraient plus), qu'elle existe en deux éditions :

A) *L'édition complète* comprend l'A. Test., le Nouveau et l'Histoire de l'Eglise, avec près de 100 gravures expliquées. Vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée. Prix par unité : 1 f. 50 franco par la poste.

B) *L'édition simple* ne comprend que l'Histoire de l'Eglise; 68 pages; 32 figures; franco 1 f.

Par quantités, ces prix sont beaucoup diminués :

A) ÉDITION COMPLÈTE :

Pour la France : 10 ex., franco poste, 13 fr. 50.
3 kilos (26 ex.) : en gare, 29.70 ; à domicile, 30.30
5 » (47 ex.) : » 52.25 ; » 52.85
10 » (98 ex.) : » 107.45 ; » 108.05

Pour l'Etranger : même prix que par la poste, plus 0.05 par exemplaire, soit 14 fr. les 10 ; ou, si le colis postal est moins coûteux, nous demander les conditions.

B) ÉDITION SIMPLE :

Pour la France : 10 ex. 9 fr., 24 ex. 17 fr. 50 (franco poste).
3 kilos (58 ex.) : en gare, 40.10 ; à domicile, 40.70
5 » (105 ex.) : » 71.15 ; » 71.75
10 » (225 ex.) : » 150.80 ; » 151.40

Pour l'Etranger : même prix que par la poste, plus 0.05 par exemplaire, soit 9 fr. 50 les 10 et 18 fr. 70 les 24 ; ou, si le colis postal est moins coûteux, nous demander les conditions.

En vente à nos bureaux : **Pour votre Confession,** *Examen de conscience à l'usage des enfants, suivi d'un Chemin de Croix*, 48 pages in-32, franco 0 f. 25 (les dix, franco 2 f. 15; les 50, 9.90 ; le cent, 19.55).

PETIT COURRIER

Q. — Quels ouvrages consulter utilement pour traiter la conférence suivante : « Jérémie : sa vie et son milieu historique. Son ministère prophétique. Son caractère » ?

R. — Outre le *Manuel Biblique* de Brassac, t. II, 2e partie, 14e édit., p. 314-373, que vous prendrez comme guide, consultez : — Condamin, *Le Livre de Jérémie*, traduct. et commentaire (voir ce que nous en avons dit dans l'*Ami* 1921, p. 641-644) ; — Knabenbauer, *Comm. in Jeremiam*, in-8, Paris, Lethielleux, 1889 ; — Ch. Jean, *Jérémie, sa politique, sa théologie*, in-12, Paris, Gabalda, 1913 ; — surtout Tobac, *Les Prophètes d'Israël, Etudes historiques et religieuses*, fascicules II et III, p. 207-302, Malines, Dessain, 1921, — et Touzard, *L'âme juive au temps des Perses*, dans *Revue Biblique* 1916, p. 302-326 ; 1917, p. 451-488 ; 1918, p. 336-402 ; 1919, p. 5-89.

Q. — Chaque année, mes jeunes gens partant à la caserne me demandent une messe pendant laquelle je leur adresse la parole. Je finis par ne plus savoir quoi leur dire. Je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez m'indiquer un volume simple et pratique où puiser.

R. — C'est malheureux que vous ne trouviez plus que dire à vos chers enfants. Il y aurait tant de choses pourtant à leur rappeler, sur la prière p. ex., sur les pratiques et les vertus chrétiennes, y compris la politesse et le respect des autres comme de soi-même ! — L'autre jour, un curé des environs de Paris nous adressait une plaquette qu'il vient de faire imprimer (pour ses paroissiens, je pense), *La Prière de tous*, par L. Reignat, curé d'Athis-Mons (Seine-et-Oise) (chez Téqui, in-24 de 24 p., 0 f. 50) : c'est très simple, la simplicité même, mais c'est vraiment très bien comme memento. — Refeuilletez la *Pochette du Conscrit*, 0 f. 40, et *Le Boute-en-Train*, 1 f. 50 (Lyon, Vitte) : vous y trouverez certainement des idées. Et revoyez les bons recueils à l'adresse de la jeunesse, surtout ceux du P. Vuillermet, rappelés si souvent ici (Paris, Lethielleux), ceux de M. Morice, *Jeunesse et Idéal*, *Jeunesse et Pureté* (Paris, Téqui). Voyez aussi ce que nous disons, p. 96, de la nouveauté de M. Daumas, *Causeries familiales*, 7 f. Beauchesne ; etc.

Q. — Voudriez-vous m'indiquer un ouvrage traitant de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament, ses figures étudiées au point de vue apologétique, pour un cours de religion à de grandes jeunes filles ?

R. — E. Chargebœuf (des Missions Etrangères de Paris), *La Bible méditée d'après les SS. Pères*, 3 vol. de 500 p. chacun, à 5 f l'un (avant guerre), Paris, Desclée (se vendent séparément : t. I, *Livres historiques de l'A. T.* ; t. II, *Livres didactiques* ; t. III, *Livres prophétiques*) ; — Caillard, *Jésus-Christ et les prophéties messianiques*, 5 f., Téqui.

Q. — Auteurs à consulter pour traiter le sujet suivant : « Le Saint Empire romain. Charlemagne empereur : exposé des causes et faits qui ont amené l'institution de l'Empire au profit de Charlemagne. Comment ce prince a-t-il compris et exercé le pouvoir impérial, particulièrement dans ses relations avec l'Eglise et son chef ? »

R. — Birot, *Le Saint Empire romain*, in-12, 6 f., Paris, Gabalda ; — Kleinclausz, *L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations*, Paris, de Boccard. — Nous avons exposé ici, en 1921, les circonstances de l'élévation de Charlemagne à la dignité impériale, et en 1920 ses rapports avec l'Eglise (d'après un travail de M. Arquillière, prof. à l'Institut cath. de Paris, travail paru dans une Revue mais qui sera un jour publié et développé en une thèse considérable). — Voir, sur Charlemagne, un bon chapitre dans Guiraud, *Histoire partiale, histoire vraie*, t. I, Paris, Beauchesne ; également dans Imbart de la Tour, au t. III de l'*Hist. de la Nation fr.* (étudié ici en 1921).

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un livre ou des nos de revues traitant la question suivante : Dangers que court la vie de la foi dans le prêtre ?

R. — Voir les bons recueils à l'adresse des prêtres, comme *La Vie intérieure*, Retraite sacerdotale, par le cardinal Mercier, 8 f., Beauchesne ; — *L'Ambassadeur du Christ*, du cardinal Gibbons, 10 f., Lethielleux ; — *Jésus vivant dans le prêtre*, du P. Millet, 5 f., Téqui ; — Lambert, *Ad vos, o Sacerdotes*, Médit. sur l'Exhortation de Pie X au clergé, 6 f., Beauchesne. — Vous trouverez certainement tout ce qu'il vous faut pour votre sujet dans ces ouvrages ; et vous continuerez, quand vous y aurez goûté, à vous en nourrir longtemps.

Q. — 1° Indiquer une bonne exposition de l'Encyclique *Providentissimus* de Léon XIII.

2° Quel est le meilleur traité sur l'inspiration de la Sainte Ecriture selon S. Thomas d'Aquin ?

3° Existe-t-il une version en français de l'œuvre de Sir Frederic G. Kenyon : *Handbook to the textual criticism of the New Testament* (Macmillan and Co, London, 1912) ?

4° Existe-t-il un *Recueil* des Actes de la Commission Biblique ?

5° Quel Manuel d'introduction aux Saintes Ecritures est le plus complet et le plus sûr au point de vue de la doctrine de l'Eglise et de la critique moderne ? Entre le P. Cornely et Brassac, lequel préférer ?

R. — Ad I. Je ne connais pas de Commentaire *ex professo* de l'Encyclique *Providentissimus*. Tous les traités d'introduction aux Saintes Ecritures s'en inspirent et, à l'occasion, en commentent certains passages. Reportez-vous à ces traités.

Ad II. Prenez Pesch, *De Inspiratione Sacræ Scripturæ*, Freiburg im Breisgau, Herder, 1906. Vous trouverez p. 159-171 un exposé de la doctrine de S. Thomas sur l'inspiration.

Ad III. Il n'y en a pas. Mais Jacquier nous a donné l'équivalent en français de Kenyon dans *Le N. T. dans l'Eglise chrétienne*, tome II, *Le texte du N. T.*, Paris, Gabalda, 1913.

Ad IV. Fonck, *Documenta ad Pontificiam Commissionem de Re Biblica spectantia*, Rome, Institut Biblique, 1915.

Ad V. Prenez sans hésiter Brassac en 4 volumes. Il est beaucoup mieux tenu à jour et d'une doctrine tout aussi sûre que Cornely.

Q. — Un écrivain italien désirerait publier une étude comparée de « la Poésie en France et en Italie durant la Guerre de 1914-1918. » Il me demande, pour cela, la liste des meilleurs ouvrages sur ce sujet publiés en France pendant ou depuis la guerre.

R. — Nous ne voyons rien sur ce sujet.

Q. — Y a-t-il une traduction italienne du *Miracle des Fuseaux* (légende du XVe siècle) par Geneviève Hennet de Goutel (Paris, Haton) ?

R. — Nous n'en connaissons pas.

39e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 6 9 FÉVRIER 1922

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Vie de la fondatrice de la Christian Science. — II. Religion et thérapeutique dans la Christian Science. — III. Psychothérapie. — IV. Freudisme. — V. Aux *Annales*. — VI. Chez les paysans du Centre. — VII. En milieux nègres. — VIII. Almanach catholique. — IX. Philologie classique ; sainte Lucie ; S. Hubert ; un Bleuet.

I. — M. le Dr Pierre Janet, professeur de psychologie au Collège de France, fait, dans son récent ouvrage, **Les médications psychologiques** (2 volumes in-8 jésus de 346 et 308 pages, 30 fr., Paris, Alcan), une place considérable à la *Christian science*. C'est qu'en effet la *Christian science*, qui a pris tardivement figure de secte religieuse, n'était d'abord qu'une variété des multiformes et singulières pratiques si en vogue aux Etats-Unis sous le nom de cures par la croyance, cures par l'esprit, cures divines, etc. (Mind cure, Faith cure, divine healing, mental healing). On lui fait chez nous, comme à tant d'autres sectes, une réclame abondante depuis la guerre. Nos lecteurs jugeront si c'est faire œuvre de réclame que de redire ici les grandes lignes de la vie de la fondatrice.

Celle-ci est ordinairement désignée sous le nom de Mrs. Eddy, du nom de son dernier mari. Elle était née Mary Baker. — « Celle qui devait être un jour le chef d'une grande religion, écrit pompeusement un de ses biographes anglais, l'une des femmes les plus riches et certainement la femme la plus puissante des Etats-Unis d'Amérique naquit dans une pauvre ferme à Bow (New Hampshire) sur le fleuve Merrimac, le 16 juillet 1821, » fille de pauvres cultivateurs très religieux mais sans instruction. La dernière née de la famille, et perpétuellement malade dès son enfance, elle fut très gâtée, fréquenta peu l'école, s'y montra surtout fort incapable d'attention. De bonne heure, comme elle avait hérité du tempérament dominateur de son père, elle sut mettre tous les villageois à ses pieds. De bonne heure aussi, elle présenta de graves troubles nerveux : elle était fréquemment sujette à de violentes attaques de convulsions ; elle tombait brusquement à terre, grinçait des dents, se roulait, se débattait furieusement, poussait des cris de terreur, en proie à des hallucinations, ou bien restait rigide en contracture générale, ou encore évanouie, sans mouvement pendant des heures. Le Dr Ladd, qu'on envoyait chercher en toute hâte quand on la croyait moribonde, rassurait les parents en disant qu'il ne s'agissait que d'une crise de grande hystérie.

A vingt-deux ans, elle épouse Glover, un ami de ses frères, qui meurt peu après, la laissant dans la misère la plus complète (avec un enfant qu'elle abandonnera bientôt). Sa mère étant morte et son père remarié, elle cherche un refuge chez une de ses sœurs. Situation pénible qui ne contribue pas à améliorer son état nerveux : les attaques deviennent plus violentes que jamais, ou font place à de longues périodes de léthargie, interrompues par des fugues, par un état de somnambulisme plus ou moins délirant. Avec cela, très orgueilleuse toujours, très exigeante, avec un air de s'imaginer qu'elle faisait grand honneur à ses hôtes en requérant leurs services. C'est à ce moment qu'elle prend une manie bizarre à laquelle tout le monde se soumet docilement : la manie de se faire bercer comme un enfant, seul moyen, disait-elle, de calmer ses crises et ses délires. On met d'abord une balançoire dans sa chambre, puis on fait construire un grand berceau, bien muni de coussins : à l'extrémité on installe une plate-forme où se tiendra la personne qui doit mettre tout l'appareil en mouvement. C'est son neveu qui le plus souvent se dévoue à cette besogne et, des heures durant, balance la malade ; mais les gamins du village s'y prêtent aussi pour gagner quelques sous.

Elle épouse, en secondes noces, un homéopathe et dentiste ambulant, Paterson, mais à condition de ne pas quitter son berceau. Et le mari en effet va circulant de ville en ville avec un grand chariot portant le berceau de sa femme. Bientôt c'est la misère noire dans le ménage ; puis, au moment de la guerre de Sécession (1861), Paterson est arrêté dans le Sud et y fait deux ans de prison. Sa femme demande et obtient le divorce.

Derechef elle trouve un refuge chez sa sœur. Elle est toujours séduisante : elle a atteint la quarantaine, mais sa beauté ne fait que croître avec les années. Mais toujours plus insupportable aussi ; et les expériences de spiritisme auxquelles elle se livre à cette époque, ne sont pas pour améliorer sa nervosité. Si bien que sa sœur finit par la mettre à la porte. Et alors ce sont des pérégrinations aussi grotesques que malheureuses, de famille en famille, en quête d'un gagne-pain, jusqu'à ce qu'elle réussisse à pénétrer, en qualité de médium spirite, chez une vieille dame superstitieuse à qui elle se

dit adressée par les esprits ; ensemble ces deux détraquées évoquent les morts et travaillent à un grand ouvrage, « la revision de la Bible par les esprits. » Malheureusement la vieille dame a une famille, un mari et un gendre, qui ne s'accommodent pas de cette captation et qui, après des luttes épiques, profitent d'une absence du médium pour mettre sa malle au milieu de la rue et lui fermer la porte au nez à son retour.

Elle reprend sa vie errante. Ses accidents nerveux et viscéraux se multiplient. Pour comble de malheur, un jour d'hiver elle glisse, et tombe évanouie : l'accident, chez une hystérique de cette taille, ne pouvait manquer de laisser à sa suite une contracture de la jambe ; les médecins parlent de paraplégie complète, de maladie incurable de la moelle épinière.

Elle va bientôt rencontrer le fameux médecin magnétiseur Quimby. Quimby, petit ouvrier horloger, a senti une vocation magnétisante s'éveiller en lui aux conférences d'un magnétiseur français venu à Portland une vingtaine d'années auparavant (vers 1840). Quimby a l'esprit inventif, un réel don d'observation ; il découvre un sujet remarquable, un jeune garçon de dix-sept ans, Burkart, le présente en quantité de spectacles comme un somnambule extra-lucide qui lit dans les corps, se fait une clientèle, constate bientôt que les consultations du somnambule ne servent absolument à rien, sinon à implanter dans l'esprit du malade la conviction qu'il guérira : il congédie Burkart, cesse le magnétisme proprement dit, et se met à appliquer sa propre conception du *Mind cure*. Il a personnellement tout ce qu'il faut pour influencer puissamment les malades ; on vient à lui de tous côtés.

Notre hystérique entend parler du fameux guérisseur ; elle va le trouver à Portland, un beau jour de 1862. Tout de suite médecin et malade sont enchantés l'un de l'autre. Quimby voit en elle un sujet merveilleux pour ses études ; et elle, elle sent pour la première fois qu'elle excite chez quelqu'un un grand intérêt, ce qui est toujours une révélation pour les hystériques : — « Elle se précipita sur Quimby, écrit son biographe anglais Milmine, sur Quimby et sur ses idées, avec le vide, l'appétit de ses jeunes années. »

Bien entendu la paraplégie et la prétendue maladie de la moelle épinière disparaissent en quelques jours : elle grimpe lestement, pour faire honneur à son médecin, un escalier de cent-quatre-vingt-deux marches à l'Hôtel de Ville.

C'est cette guérison que plus tard on considérera comme la révélation mystérieuse de la Christian Science.

Désormais, il n'est plus question pour elle de maladie. Il n'est plus question que du Dr Quimby. Elle lui écrit des lettres enthousiastes, extravagantes, des sonnets d'amour ; elle passe avec lui, en 1864, trois mois à Portland. Elle se découvre la vocation de collaborer, de mettre la dernière main aux travaux littéraires de son maître. Car Quimby écrit beaucoup, mais sans rien achever ; il a une dizaine d'ébauches d'ouvrages sur la religion, l'interprétation des Ecritures, le spiritualisme, les maladies, la clairvoyance, le bonheur, la sagesse, la musique, etc.

Malheureusement, Quimby, qui guérit tout le monde, ne sait se guérir lui-même d'une tumeur abdominale, et meurt le 16 janvier 1866. Voici de nouveau sa malade à l'abandon. Mais cette fois, dit Milmine, « elle emporte avec elle une foi et un enthousiasme, ce qui pour elle valait mieux qu'une fortune. » Ce n'est plus la pauvre paralytique convulsionnaire d'antan ; c'est une femme énergique, ambitieuse, résolue à accomplir sa mission, qui est de répandre par le monde la doctrine de Quimby. Elle travaille constamment les manuscrits de Quimby, les recopie, y ajoute des interprétations de la Bible, des commentaires bizarres de son cru. Elle parle ; partout elle chante cette révélation nouvelle qui va supprimer les maladies ; et naturellement elle trouve des croyants et se fait une certaine célébrité dans toutes les petites villes qui avoisinent Boston.

Personnellement elle n'a jamais pu pratiquer elle-même sa doctrine : elle n'a pas ce qu'il faut pour parler au malade. Elle le sent vite, et décide de confier à d'autres l'application de l'enseignement théorique que sa mission est de donner. Elle embauche à son service, dans ce but, un jeune homme de vingt-et-un ans, Kennedy ; mais elle en devient vite horriblement jalouse ; elle ne supporte pas qu'il reste seul avec ses malades, surtout féminins ; elle l'accuse de tous les forfaits : Kennedy finit par lui déclarer (1872) qu'il la quitte. Formidable crise d'hystérie chez la dame, qui retrouve vite assez de sang-froid pour réclamer un dédit de 6.000 dollars.

Kennedy cependant lui avait procuré quelques élèves, qui lui restent fidèles, séduits par la promesse d'obtenir en peu de temps une puissance médicale merveilleuse : chacun devait lui payer 100 dollars et s'engager à lui verser toute sa vie une redevance élevée sur les bénéfices futurs. Son meilleur élève en ces années (1875-1879) fut Spofford. Spofford s'attelle à la revision des fameux manuscrits qu'elle retravaillait sans cesse et présentait maintenant comme son œuvre personnelle, oubliant complètement le pauvre Quimby. Spofford les trouve parfaitement incompréhensibles, les refond, en fait sortir la première rédaction du fameux livre *Science and health* (science et santé), publié (1875) aux frais de quelques élèves, car la dame ne participait jamais qu'aux bénéfices. C'est Spofford qui introduit chez elle un nouvel élève, Eddy : la dame le distingue vite et l'épouse (janvier 1877), d'où le nom de Mrs. Eddy sous lequel elle sera désormais connue. Elle se brouille avec Spofford, l'accuse de sorcellerie, le défère aux tribunaux, sans succès. Elle passait d'ailleurs tout son temps au tribunal de Boston, réclamant à ses élèves des payements en retard, les accusant de

livrer ses secrets, etc. Des défections se produisent; mais de nouveaux naïfs sont toujours là pour combler les vides. Son troisième mari mort, elle décide, avec une foi indomptable, de lancer son entreprise sur plus grand pied et va s'installer, avec une demi-douzaine d'élèves, dans la grande ville voisine, Boston (1882). Elle a soixante-et-un ans.

A Boston s'ouvre la période du grand succès. Son école est légalisée en 1883. Le cours contient 30 étudiants et dure trois semaines, cours primaire complété par un cours normal, un cours d' « obstétrique métaphysique » et un cours de « théologie » : coût, 800 dollars. Les élèves affluant, chaque cours dut être répété plusieurs fois, et il fallut bientôt établir des succursales, des cours préparatoires en une vingtaine d'autres villes, sur tout le territoire des Etats-Unis, de la Californie à Chicago, et du Colorado à New-York. Un journal s'était fondé, mensuel, à Boston, *The Journal of Christian Science*, plein de récits de guérisons. On inaugura le traitement à distance, source de grands bénéfices, car il était facturé 500 dollars et le guérisseur n'avait d'autres frais à faire que de penser à la personne malade et de lui envoyer ainsi la guérison. Tous ces succès permirent une installation dans un riche hôtel de Commonwealth Avenue, et le journal fit une description enthousiaste du luxe de la fondatrice.

Il y eut bien quelques difficultés : des malades mécontents, des protestations de médecins, des révélations fâcheuses du passé de Mrs. Eddy, des « hérésies », des scissions parmi ses disciples. Elle tint tête à tout, édicta des règlements draconiens interdisant à tout jamais à ses élèves de lire une ligne d'un livre parlant de traitement mental qui ne fût pas signé par elle. Un voyage à Chicago, en 1888, lui fut un triomphe inouï : le peuple s'écrasait sur son passage, des mères lui tendaient leur enfant malade pour qu'elle le regardât seulement, elle dut recevoir 3.000 personnes : ce fut sa Pentecôte, disent ses fidèles.

Car de plus en plus elle s'appropriait le vocabulaire ecclésiastique et se posait en fondatrice de religion. Des églises s'érigeaient de tous côtés. Elle voulut avoir son *Ecclesia mater*, sa Mother church, et en posa, en 1894, à soixante-treize ans, la première pierre à Boston : moins d'un an après (5 janvier 1895), elle faisait la dédicace solennelle du beau monument, tout de marbre et de granit.

Dès lors elle paraît peu en public et se retire dans son domaine de Concord, dans un isolement pareil à celui du Grand Lama. Elle y vivra quinze ans encore († 4 décembre 1910, à 89 ans, d'une pneumonie). Ses disciples font le silence sur sa mort : car, dans sa religion, la mort n'existe pas, et il n'en faut pas parler. Elle est simplement « sortie de la chair » pour entrer dans une autre phase de son existence et continuer à diriger la Christian Science. La Christian Science est la descendance qui résulte de la communion de Mrs. Eddy avec Dieu, de la même manière que Jésus vient de Marie : — « Le résultat de cette deuxième immaculée conception (on voit que ces gens-là n'ont aucune notion de ce qu'est notre dogme de l'Immaculée Conception) est un livre et non un homme, parce que notre siècle est plus spirituel que celui du Christ. » Aux offices de la Mother church de Boston, un homme lit des versets de l'Evangile, et une dame en grande toilette lit en réponse les nouveaux versets de *Science and health,* qui écrasent toujours les premiers, car « l'idée féminine de Dieu est bien plus élevée que l'idée masculine, et Jésus n'était que le représentant masculin de l'idée spirituelle[1]. »

Quand Mrs. Eddy mourut, l'Eglise-mère de Boston comptait 50.000 membres; et il y avait dans le reste des Etats-Unis 668 églises de la Christian Sc., desservies par 1.336 ministres et 85.096 communiquants, avec une multitude innombrable de guérisseurs répandus par tout le pays. Une quantité aussi de succursales au Canada, en Colombie britannique, dans tous les pays d'Europe (Allemagne, Norvège, Suisse, Italie, France, mais surtout Angleterre) et jusqu'en Inde, en Chine, en Australie, en Afrique Australe.

II. — Ce n'était pas une religion pourtant ; et des Américains comme Mark Twain n'ont pas manqué de le relever. Rien, dans les écrits de la secte, qui fasse penser à l'adoration, à l'amour ou à la crainte d'une puissance surhumaine; pas une trace d'un sentiment du mystère, du sentiment d'humilité qui convient à l'impuissance humaine aux prises avec les problèmes de la vie ; pas non plus d'amour pour la pauvre humanité : la charité n'a pas de place dans la Chr. Sc. : « C'est bien la seule Eglise, dit Mark Twain, qui reçoive des millions de dollars par jour sans avoir une charité à supporter, car jamais elle n'a donné un centime à qui que ce soit. » Les formules religieuses qui apparaissent çà et là sont empruntées aux religions ambiantes ou aux superstitions locales, aux Shakers, aux oracles de la prophétesse Anne Lee. Mrs. Eddy a voulu se rattacher au Christ, parce qu'elle a vu là un adjuvant pour sa propagande ; elle déclare croire au Christ, au Saint-Esprit, à l'expiation des péchés par le Christ ; mais elle en parle très peu. Elle a écrit une « clef des Ecritures », qui n'est qu'un amas d'interprétations bibliques bizarres et grotesques, tournant souvent à de simples jeux de mots. Elle retient le concept de trinité : « Vie, vérité et amour constituent les trois personnes en une appelée Dieu, le triple divin principe. » La vie est une manifestation de Dieu, « elle est le Divin principe, pensée, âme, esprit, elle est sans commencement et sans fin..., l'esprit est seul Dieu, et l'homme

[1] La dernière des femmes par le cœur, ce qui fit sa force, ce fut sa volonté indomptable, une confiance en soi qui ne connut pas d'hésitation : dans la plus grande misère, au milieu des humiliations les plus pénibles, après des révoltes de ses élèves qui ont trois fois détruit son œuvre, plus que sexagénaire déjà, elle n'a pas été un instant abattue. — « Elle était née, dit Mark Twain, avec un œil d'homme d'affaires et un grand appétit du pouvoir : si elle était entrée comme sous-chef de cuisine dans un hôtel, elle eût en deux ans acheté tous les hôtels de la ville et en vingt ans tous ceux de l'Amérique. »

est son image et sa ressemblance... La conscience et l'individualité de l'homme sont des reflets de Dieu, elles sont des émanations de Celui qui est vérité et amour, l'homme immortel n'est pas et n'a jamais été matériel, mais toujours spirituel et éternel. »

Non seulement l'homme n'est pas matériel, mais c'est la matière elle-même qui n'existe pas. Mrs. Eddy ne cherche pas à expliquer la matière, à la transformer : purement et simplement elle la nie : « God, Spirit being all, nothing is matter » : c'est un de ses grands principes : — « La croyance à la vie et à la réalité de la matière a été meurtrière dès le commencement... Le réel, je le proclame éternel ; mais son antipode, ou le corporel, je le décris comme non-réel ; l'esprit, je l'appelle la réalité, et la matière, la non-réalité. »

Elle supprime la matière, et du même coup elle supprime la mort et la maladie, aussi bien le mal moral, le péché, que le mal physique :

Rien n'est réel et éternel, rien n'est esprit que Dieu et son idée, le mal n'a pas de réalité, il n'est ni une personne, ni une place, ni une chose... Quand donc sera démasquée l'erreur de croire qu'il y a de la réalité, de la vie dans la matière et que le péché, la maladie et la mort sont des créations réelles de Dieu ?...

Ce qu'on appelle matière étant sans intelligence ne peut dire : je souffre, je meurs, je suis malade, je suis bien ; c'est l'esprit appelé mortel (le *mortal mind)* qui crie de la sorte. Pour le sens mortel, péché et souffrance sont réels, mais le sens immortel ne contient ni mal, ni pestilence. Vous dites qu'un abcès est douloureux, mais cela est impossible, car la matière sans l'esprit n'est pas douloureuse. L'abcès manifeste seulement par l'inflammation et l'enflure une croyance à la douleur, et c'est cette croyance qui est appelée un abcès. Que la croyance du malade soit atténuée, et il guérira de son abcès... C'est l'esprit malade et non la matière qui contient l'infection...

L'acte de décrire les maladies, leurs symptômes, leurs localisations, leur fatalité, n'est pas scientifique. Avertir les gens du danger de la mort est une erreur qui tend à effrayer devant la mort ceux qui sont ignorants de la vie et de Dieu... La mort n'existe pas. La mort sera trouvée à la longue n'être qu'un rêve mortel qui vient dans les ténèbres et qui disparaît dans la lumière...

Comprendre que l'esprit est infini, qu'il n'est pas borné par la corporalité, qu'il ne dépend ni des oreilles ni des yeux pour voir et entendre, ni des muscles ou des os pour marcher, c'est un pas vers la science de l'esprit par laquelle nous discernons la nature et l'existence de l'homme... Un homme pourrait aussi bien vivre sans ses poumons s'il pensait qu'il le peut... Qu'importe l'ulcération de ses poumons, Dieu est bien plus pour l'homme que ses poumons... Peut-on admettre qu'un dyspeptique soit un être créé à l'image de Dieu ? Un dyspeptique n'aurait pas la domination sur les oiseaux des airs et les animaux des champs, puisqu'en mangeant un petit morceau de chair animale, il ne pourrait pas s'en rendre maître ; par conséquent Dieu n'a jamais créé un dyspeptique : c'est la peur, l'hygiène, la physiologie et la physique qui en ont fait contrairement au commandement de Dieu...

Il n'y a pas d'inflammation en réalité, il y a simplement la peur de l'inflammation... La cause de toute maladie est mentale : c'est une croyance mortelle, une conviction erronée de la nécessité et du pouvoir de la mauvaise santé et une peur que l'esprit soit impuissant à défendre la vie... Sans cette croyance humaine aucune circonstance n'aurait le pouvoir de produire la souffrance...

La peur de la maladie, voilà le grand ennemi, le seul ennemi :

Nous devons maîtriser la peur au lieu de la cultiver... Le médecin doit supprimer la peur de la maladie en même temps que la croyance en sa réalité et en sa fatalité, croyance qui fait plus de mal que n'importe quel accident... Toujours commencez votre traitement en calmant la peur des malades... : faites bien attention à cette simple règle de la C. S., et vous verrez que cela diminuera les symptômes de toute maladie... Si vous réussissiez à enlever entièrement la peur, votre malade serait guéri... Les dyspeptiques pourront manger et boire ce qu'ils voudront, car Dieu a donné à l'homme la domination non seulement sur le poisson qui est dans la mer, mais aussi sur le poisson qui est dans son estomac... Une mère n'est pas une Christian scientist et son affection est bien mal dirigée quand elle dit à son enfant : « Tu parais fatigué, tu parais malade, tu as besoin de repos, besoin de prendre une médecine » ... Une mère de cette sorte court après son petit qui se figure s'être blessé en tombant sur le tapis, elle lui dit en gémissant plus puérilement que lui : « Maman sait que tu t'es fait mal » ; elle serait bien mieux inspirée en disant : « Oh ! rien du tout, tu ne t'es pas fait de mal, ne pense donc jamais que tu t'es fait du mal ! » Quand on parle ainsi, l'enfant oublie tout de son accident et s'en va jouer...

N'oubliez pas qu'il s'agit aussi bien de supprimer la peur chez le médecin que la peur chez le malade, car la croyance du malade se modèle sur celle du médecin, même si celui-ci ne dit rien...

Le médecin enseigne bien le néant des hallucinations... On dit aux enfants qu'il ne faut pas croire aux fantômes... Pourquoi croire davantage à la maladie qui existe encore moins ?... Opposez la vérité à toute forme d'erreur : tumeurs, ulcères, tubercules, inflammations, douleurs, déformations d'articulations, — autant d'ombres d'un rêve que l'on fait tout éveillé, sombres images de l'esprit mortel qui s'enfuient devant la lumière de la vérité... Puisque l'Esprit est supérieur à tout, appuyons-nous sur l'Esprit...[1]

Vous objectez : — « Mais si une dose de poison est avalée par erreur et que le sujet meure sans que personne sache qu'il a pris du poison, est-ce encore la croyance humaine qui a produit ce décès ? » Mais sans aucun doute : — « La vaste majorité du genre humain, quoiqu'elle ne sache rien de ce cas particulier, croit que cette drogue est un poison mortel, cela est admis par le *mortal mind,* et c'est cette majorité des opinions qui influe sur le malade, plutôt que l'opinion des quelques personnes présentes dans sa chambre... » — De même pour les animaux : — « Vous direz que les chevaux et les vaches ne pensent pas à leurs poumons : oui, mais les animaux domestiques sont contrôlés par la pensée de leurs maîtres humains, c'est nous qui avons corrompu les chevaux et les vaches et qui leur avons appris la pneumonie et la colique. »

Inutile d'allonger ces citations. On a dans ces lignes les données essentielles de la C. S. Comme religion, c'est pauvre, c'est l'extrême pauvreté. Comment cela a-t-il pu suffire à tromper la faim religieuse de gens qui par ailleurs se seraient sans doute mal accommodés d'une religion à exigences

[1] Donc, pas d'œuvres de charité corporelle : la maladie, la souffrance, la misère n'existant pas, c'est bien simple, il n'y a pas lieu de s'en occuper. — Jamais d'enterrement non plus dans les temples de la C. S. : puisque la mort n'est qu'une illusion, on ne doit pas la reconnaître par des cérémonies quelconques.

plus précises? Ce ne durent être en tous cas que des gens d'une profonde ignorance religieuse : jamais pareilles ombres n'auront de prise sur des âmes qui auront été une fois en leur vie nourries du symbole chrétien, fût-ce même simplement du symbole mutilé du protestantisme croyant.

Quant à l'élément thérapeutique de la C. S., son succès s'explique sans peine. La crédulité humaine n'a pas de bornes chez des gens que domine la peur de la maladie et de la souffrance. Et ces gens-là sont légion[1]. Et puis, il y a bien, dans les vues médicales de Mrs. Eddy, une âme de vérité : l'influence du moral sur le physique. Il est certain que la peur, la défiance de soi, l'inquiétude, toutes les attitudes pessimistes de l'âme sont pour beaucoup dans le développement et l'aggravation de nos maladies, pour beaucoup même parfois dans leur genèse, tandis que, par contre, les attitudes optimistes, l'espérance, la confiance en soi ont une vertu curative indéniable, surtout quand il s'agit de maladies nerveuses. Mais voilà : c'est que Mrs. Eddy proteste contre ceux qui voudraient restreindre la C. S. au traitement des cas d'hystérie, d'hypocondrie, d'hallucination, alors que les autres maladies resteraient l'affaire du médecin ordinaire : — « Une maladie, dit-elle, n'est pas plus réelle qu'une autre, toutes les maladies sont le résultat de l'éducation... Des maladies aiguës sont aussi disposées à céder à la vérité que des formes moins distinctes et chroniques. » Il est vrai que d'autre part on peut dans toutes nos maladies faire une part à l'élément nerveux : pour nombre de médecins et de psychologues, nous sommes tous, absolument tous, des névrosés : il n'est pas une créature humaine, disent-ils, en qui on ne puisse découvrir quelque névrose, voire même, précisent d'autres, en qui ne somnole quelque élément de folie : — « Nous en avons tous un petit grain », disait Louis Veuillot passant dévotement la tête au tombeau de saint Menoux.

On a essayé un parallèle entre ces pratiques américaines et nos miracles de Lourdes. Cela devait arriver. M. P. Janet proteste justement contre cette assimilation : — « Il y a, dit-il, dans le *mental healing*, quelque chose de plus que dans les miracles de Lourdes, c'est la notion d'un déterminisme moral qui intervient dans ces guérisons ». Dans la Chr. Science, tout est confiance en soi; à Lourdes, tout est confiance en Dieu. La Chr. Sc. impose la conviction absolue que le mal n'est pas, que ce que l'on prend pour du mal va disparaître, comme automatiquement; Lourdes ne nous demande que l'espérance, une espérance subordonnée toujours à la libre volonté de Dieu. Dans la Chr. Sc., l'homme attend tout de lui-même ; à Lourdes, il n'attend rien que de Dieu.

D'autres ont voulu rapprocher ce mouvement américain de l'hypnotisme français : — « Je ne crois pas non plus, poursuit M. P. Janet, que ce soit très exact, car l'hypnotisme est beaucoup plus précis psychologiquement et cliniquement. Il suppose une observation et un diagnostic beaucoup plus nets et il est au delà de la Christian Science[1]. »

III. — Un mouvement que M. P. Janet croit pouvoir comparer à la Chr. Sc., c'est la thérapeutique morale telle qu'elle est pratiquée en certains sanatoriums de Suisse et adoptée par un grand nombre de médecins, surtout en Amérique, — la psychothérapie qui, pour restaurer la santé, fait appel à l'intelligence du malade, à sa raison, à ses sentiments moraux, religieux aussi. En soi, rien que de très rationnel dans ce genre de traitement, que certains médecins affectent de dédaigner, que d'autres, par contre, ont exalté à l'excès et exagéré, surtout depuis une vingtaine d'années. De cette psychothérapie nouvelle le principal représentant est le Dr Dubois (de Berne).

Le Dr Dubois s'est de bonne heure intéressé aux maladies nerveuses. Au début, il les traitait par l'électricité; mais il se fatigua vite de ce mode de traitement : — « L'occupation monotone de promener une électrode sur le corps du malade me parut fastidieuse. Parfois je m'arrêtais pour causer avec lui, et bientôt je m'aperçus qu'un mot bienveillant, un conseil de philosophe était plus précieux qu'une demi-heure de faradisation : *la seule arme efficace c'est la parole entraînante.* » On voit poindre ici déjà l'exagération, l'exclusivisme.

Car il est très exclusif. Rien de ce qui a été fait avant lui ne compte. Il tourne en dérision les miracles de Lourdes[2] : Lourdes n'a rien à voir avec la thérapeutique, et il n'avait pas à en parler. Il proscrit l'hypnotisme (et nous ne l'en blâmons pas), la suggestion, les pratiques hydrothérapiques, les massages, les injections sous-cutanées, etc. Il prétend bien ne s'occuper que de psychonévroses (en quoi il est plus sage que Quimby ou Mrs. Eddy), et c'est le titre de son principal ouvrage *(Les psychonévroses et leur traitement moral,* leçons faites à l'Université de Berne, 1904). Mais de la psychonévrose même, il donne une caractéristique très vague (tirée du rôle que joue l'esprit dans la maladie), très indistincte et par là-même très ex-

[1] « Etre débarrassé de la crainte des fièvres et de la crainte des rhumes de cerveau, dit Mark Twain, être débarrassé de la crainte d'avoir mangé des choses horribles et d'avoir attrapé une indigestion, de la terreur d'avoir les pieds humides et de s'être mis en sueur, être toujours contents et gais, n'est-ce pas quelque chose et qui ne paierait pas pour cela ? »

[1] Contre la *Chr. Science* s'est fondé, à Boston même, en octobre 1906, l'*Emmanuel movement,* ainsi dénommé parce qu'il a été organisé par les recteurs de l'église Emmanuel, église épiscopalienne de Boston. Ce qui en fait l'originalité, c'est que le traitement des maladies, pratiqué par des pasteurs dans les temples, cesse pour la première fois d'être en antagonisme avec la thérapeutique des médecins décorés de diplômes officiels. Le « mouvement Emmanuel » se présente comme une association de pasteurs et de médecins : — « Personne, dit le règlement officiel de janvier 1909, personne ne peut recevoir le traitement, sinon après avoir été examiné par le médecin de sa famille, dont le rapport doit être joint à celui du ministre religieux... Tout malade qui n'a pas de médecin doit s'en choisir un et se mettre sous sa direction avant de recevoir l'instruction dans l'église Emmanuel. » On n'y traitait d'ailleurs que les malades présentant des troubles en rapport avec l'intoxication alcoolique ou avec les névroses hystériques, neurasthéniques ou autres reconnues par le médecin. — De Boston le mouvement s'est fort répandu à travers l'Amérique et jusqu'au Cap et en Australie, et non seulement dans des églises épiscopaliennes, mais aussi dans des églises Baptistes, Unitariennes, Presbytériennes.

[2] Il écrit : — « Dans ces pèlerinages il y a un état mental spécial du Bureau des constatations. Lourdes n'est pas loin de Tarascon... On en revient avec un sentiment pénible, écœurant de superstition. »

tensible : — « Ne prenez pas au sérieux, dit-il, les palpitations de votre cœur, elles dépendent d'un état continuel d'inquiétude et n'offrent aucun danger... C'est l'émotivité qui amène ces variations dans la fréquence et dans la tension du pouls et même ces intermittences... Les troubles gastriques et intestinaux que présentent les nerveux n'ont pas de conséquences, ils dépendent de l'influence des représentations sur les viscères. Rien ne trouble l'estomac comme les passions tristes... » La principale cause de l'entérocolite est une représentation mentale défectueuse, la fixation de la pensée sur l'intestin. Les insomnies dont les malades se plaignent si souvent et qui dépendent de l'inquiétude persistante ne signifient rien, il n'y a pas à s'en occuper : il n'y a pas grand mal à avoir quelques nuits d'insomnie ; il faut arriver sur ce point à une indifférence complète, qui se résume en cette formule : « Si je dors, tant mieux ; si je ne dors pas, tant pis. » Etc., etc.

Pas de remèdes : — « Il faut supprimer tout cela, s'avancer vers la maladie sans armes, sans médicaments : cela donne au malade plus de conviction qu'il n'y a pas de danger, ce qui est extrêmement important... La seule arme doit être la parole entraînante... Une conversation intime et quotidienne vaut mieux pour le malade que les douches et le chloral... Le vrai médecin doit se borner à s'asseoir près du malade pour le guérir par des entretiens moralisateurs... »

Moralisateurs, donc toujours vrais. Ne jamais dire au malade que ce que l'on croit être la vérité : — « Nous ne communiquons au malade une idée que si nous l'acceptons dans son intégralité... Avant tout respecter le malade et ses facultés psychiques. » Le malade arrive avec deux idées fondamentales sur son mal : 1° qu'il y a dans son organisme une lésion, un désordre qui dépend de quelque altération des organes, et 2° que ces lésions sont irréparables. Il faut, par une discussion prolongée et infatigable, lui démontrer son erreur : ni son estomac, ni son intestin, ni son cerveau n'ont aucune lésion. Il y a une foule de troubles nerveux qui font croire à tort à des maladies du cœur, à des méningites, à des néoplasmes cérébraux, à des péritonites tuberculeuses, alors qu'il n'existe rien de pareil dans l'organisme. Les troubles que le malade a constatés sont simplement des troubles fonctionnels ; et ceux-ci sont inévitables : — « La machine humaine est si compliquée, qu'il ne se passe pas un jour sans que nous percevions quelque grincement dans son fonctionnement, tantôt c'est un trouble gastrique, une douleur vague, un battement de cœur, une névralgie fugace. Pleins de confiance dans notre santé, il faut passer en souriant sur tous ces bobos... Oubliez votre estomac et votre intestin, supportez gaiement les malaises,... et mettez-vous au cœur l'ambition de vivre une vie active et courageuse... Il faut se laisser vivre avec une imperturbable confiance dans sa résistance, dans son incassabilité... Il faut vouloir être en bonne santé,... et savoir jeter tous les malaises dans la boîte aux bobos... Il faut que le cabinet du médecin devienne un dispensaire *psychothérapique* où l'on ne distribue pas l'ordonnance pour le pharmacien, mais où l'on jette sans compter dans l'entendement du malade toutes ces semences de vaillance stoïque, ces motifs de la raison non froide, mais sereine, qui seuls peuvent corriger les défauts de notre mentalité innée ou acquise. »

D'autres médecins ont eu beau jeu à relever ce qu'il y a d'excessif en tout ceci, d'aprioristique, de systématique, ce qu'il y a notamment d'incontrôlable dans des guérisons non précédées du diagnostic voulu et pour lesquelles dès lors on ne peut pas savoir de quoi il s'agissait exactement et quel traitement a été réellement employé.

Il y a du bon dans le système ; mais ce bon est-il si nouveau ? Des sommités médicales comme le Dr Maurice de Fleury, le Dr Bonjour (de Lausanne), le Dr Sollier se sont amusés de voir le Dr Dubois ne tenir aucun compte de l'histoire de la médecine et redécouvrir des méthodes thérapeutiques vieilles comme le monde [1]. Pour nous chrétiens, nous savons que toutes ces maladies de l'âme ont été diagnostiquées chez nous depuis longtemps : déjà le vieux Cassien, il y a plus de quinze cents ans, consacrait tout le livre X de son *De Institutis cœnobiorum* au *spiritus acediæ ;* et l'*acedia,* qui comprend toutes les formes de l'ennui, cela revient bien à ce que l'on a appelé ensuite « mélancolie, » à ce qu'on appelle aujourd'hui « neurasthénie, psychasthénie. » Les médecins font bien de s'en occuper aujourd'hui, puisque beaucoup de gens aiment mieux recourir à eux que de se mettre sous la direction de moralistes de profession. Et parmi eux nous relevons des noms de chrétiens qui n'ont pas donné dans les outrances du Dr Dubois : p. e., les Drs Camus et Pagniez, auteurs (en commun) d'un livre classique en l'espèce, le Dr Raymond (titulaire de la chaire de Charcot à la Salpêtrière, de 1894 à sa mort en 1910, professeur d'éminente valeur non moins que grand croyant : il a été remplacé en 1910 par le Dr Déjerine, un de nos grands psychothérapeutes aussi), le Dr Deschamps, le Dr van der Elst, etc. Nous avons tenu nos lecteurs au courant de ces travaux avant la guerre ; et depuis la guerre, voir encore ce que nous avons dit du Dr Deschamps (*Ami* 1920, p. 554-6), et du Dr Georges Dumas (1920, p. 321-4), libre-penseur celui-ci, mais dont nous avons été heureux souvent de louer l'indiscutable loyauté et de signaler des conclusions scientifiques qui pour

[1] Le Dr Sollier n'est pas tendre pour ses confrères :
« C'est de Suisse aujourd'hui, dit-il, que nous vient la lumière. Jusqu'ici le fond de la thérapeutique des maladies nerveuses en Suisse consistait dans l'altitude que l'on a reconnue mauvaise, le grand air qu'on peut trouver partout, la vue des lacs bleus, des pics blancs, et des pâturages verts avec kursaal à proximité, installation de bains, quelquefois de douches dans un hôtel déguisé sous le nom de Sanatorium. Aujourd'hui on y a ajouté le macaroni et les nouilles qu'on ne mange bien qu'à Lausanne, et les entretiens philosophiques qu'on n'écoute bien qu'à Berne en se gavant de lait dans son lit. Quelques esprits chagrins prétendent qu'on pourrait trouver mieux sans aller si loin. »

nous et du point de vue apologétique sont fort intéressantes.

M. Pierre Janet lui-même est rationaliste ; mais c'est un homme de bonne foi. Il est médecin, et envisage les choses du point de vue médical, qui n'est pas complet ; mais il y a beaucoup à prendre pour nous dans ses études, serrées et consciencieuses. Il a accumulé, depuis trente ans, dans une dizaine de grands ouvrages, un trésor de données que nous ne cataloguerions pas toujours comme il fait, dont surtout nous donnerions souvent une autre interprétation, mais qui sont tout de même des données authentiques à retenir. A son dernier ouvrage, à ces *Médications psychologiques* dont je rappelais le titre en tête de cette Causerie, il donne comme sous-titre : *Etudes historiques, psychologiques et cliniques sur les méthodes de la psychothérapie*.

Historiques, parce qu'en effet il débute par une étude fort fouillée sur les recherches et les pratiques auxquelles il croit devoir faire une place dans la formation des doctrines psychothérapeutiques.

Il remonte jusqu'à l'antiquité ; il donne une vue d'ensemble des guérisons « religieuses » à travers les siècles, depuis les sanctuaires du paganisme jusqu'à certaines superstitions qu'il découvre au moyen âge et qu'il pourrait découvrir encore aujourd'hui, même en doctes milieux, — et jusqu'aux miracles de Lourdes, qu'il serait « très intéressant, dit-il, d'étudier au point de vue psychologique et médical » : comme si cela n'avait jamais été fait et ne se faisait pas quotidiennement au Bureau des constatations ! Oui ; mais voilà : c'est qu'il se défie des Bureaux : — « Nous, qui savons que les observations et les diagnostics deviennent bien plus difficiles et bien plus suspects dès que trois médecins sont réunis, nous préférerions un seul examen sérieux » (I, p. 16, p. 33). Tout en prétendant qu'il est « très difficile d'apprécier la valeur de chaque fait en particulier », il ne peut s'empêcher de reconnaître que « cependant il se dégage une certaine impression de vérité de l'ensemble : il y a des cas où le calcul des probabilités peut nous donner quasi-certitude pour un ensemble de faits. » (P. 34). — Des guérisons « religieuses » il passe aux guérisons « magiques », qui lui semblent rentrer aussi dans l'ordre psychologique. Il y fait entrer encore les pratiques du magnétisme animal, qui, malgré quelques apparences de recherche scientifique, prennent leur inspiration dans l'esprit de système et dans l'amour du merveilleux et dont par ailleurs le rôle dans l'histoire des idées médicales et psychologiques, en Amérique comme en France, semble avoir été extrêmement important. — C'est alors qu'il rencontre sur son chemin le Dr Quimby, Mrs. Eddy et la Christian science, puis cette « moralisation médicale » dont le théoricien le plus retentissant a été le Dr Dubois, mais qui, nous l'avons dit, peut invoquer des noms dignes d'une tout autre confiance.

Toutes ces thérapeutiques, profanes ou religieuses (et il est clair que là où, comme dans les guérisons des sanctuaires païens, il n'est pas question de miracles authentiques, c'est une psychothérapie ébauchée qui donne la clef des faits), ces thérapeutiques donc étaient très générales et très vagues, et se bornaient à exercer sur le sujet une *action morale* quelconque.

Mais ensuite la psychothérapie s'est faite plus spéciale. Elle a fait appel aux mécanismes latents, aux tendances préorganisées ; elle a prétendu être l'*utilisation de l'automatisme.* Elle s'est appelée la thérapeutique par l'hypnotisme et la suggestion. Thérapeutique jadis fameuse, qui a bouleversé tous les esprits pendant une douzaine d'années et qui aujourd'hui semble tout à fait abandonnée : personne ne se souvient plus de la belle époque de l'hypnotisme, de l'enthousiasme d'il y a vingt-cinq ans, « quand l'hypnotisme guérissait tout, maintenant qu'il ne guérit plus rien ». M. P. Janet n'a jamais été un aprioriste, un systématique. Il y a vingt-cinq ans, il se faisait honnir en disant que la suggestion hypnotique n'était pas tout : « Aujourd'hui, dit-il, je vais me rendre risible en disant qu'elle est quelque chose. » Il dit l'histoire d'abord de la suggestion et de l'hypnotisme, la lutte des deux écoles de la Salpêtrière (Charcot) et de Nancy (Bernheim), la grandeur et la décadence de la suggestion hypnotique. Puis il prend à part l'une de l'autre ces deux notions de suggestion et d'hypnotisme, pour essayer de les préciser.

La suggestion d'abord. Il en essaie la définition, ou plutôt il en donne des descriptions, car il est bien difficile d'arriver à la précision dans la définition de phénomènes aussi complexes. Il en dit les conditions, assez diversement présentées par les divers auteurs et suivant l'idée plus ou moins spiritualiste que chaque auteur se fait de notre psychisme : théorie (très insuffisante) de l'*hypertrophie d'une tendance ;* théorie des *tendances subliminales ;* théorie de la *concentration de l'attention* (mais alors il faut entendre que c'est d'une attention toute spéciale et toute maladive qu'il s'agit ; car les sujets suggestibles, loin d'avoir cette puissance invraisemblable d'attention qu'on leur attribue si généreusement, sont, au contraire, dans la vie ordinaire, des distraits, incapables de volonté et d'attention, et leur suggestibilité diminue et disparaît à mesure que leur attention se développe) ; — théorie du *monoïdéisme,* mais à condition de bien entendre qu'il s'agit d'un *monoïdéisme de faiblesse* qui laisse isolée l'idée élémentaire et ne la réunit pas à d'autres dans une unité supérieure (donc tout le contraire du monoïdéisme des grands hommes et des Saints) : le monoïdéisme des suggestibles comporte « rétrécissement du champ de la conscience, faiblesse de la synthèse psychologique et désagrégation mentale » ; il est « un état de distraction naturelle et perpétuelle qui empêche ces personnes d'apprécier aucune autre idée en dehors de celle qui occupe actuellement leur esprit », ce qui fait que chacune de leurs pensées successives s'exagère et se trans-

forme comme automatiquement en hallucinations et en impulsions, en l'absence de ces « innombrables pensées collatérales que les événements provoquent d'ordinaire et qui donnent à la conduite son équilibre et sa continuité » ; — théorie enfin de la *dépression psychologique :* il y a dépression psychologique dans une foule de phénomènes considérés comme semi-normaux et semi-pathologiques et dont la fatigue et l'émotion sont les types : on constate qu'alors le niveau de l'activité mentale s'abaisse, que les adaptations (plus ou moins difficiles) à des situations nouvelles ne peuvent plus se faire, que les tendances supérieures, c.-à-d. les plus complexes et les plus récemment acquises, ne peuvent plus s'activer complètement et restent à des stades d'activation peu avancés ou bien ne parviennent à l'activation complète que très lentement et tardivement. Plus la depression est profonde, plus le nombre des tendances qui subissent cette dégradation est considérable et plus le trouble pénètre jusqu'à des tendances élémentaires. Or, le rapport est indéniable entre la suggestion et ces phénomènes de dépression : c'est dans la fatigue que l'on est le plus suggestible, et aussi dans l'émotion, qui n'est en réalité qu'une espèce de fatigue. M. P. Janet et les médecins spécialistes constatent des vérifications multiples de ceci dans les cas de suggestion extrêmes, qui vont jusqu'au crime et jusqu'à l'aliénation du libre arbitre. Mais qui n'a eu l'occasion souvent de le constater dans la vie ordinaire ? L'homme normal, en pleine possession de lui-même, n'est pas suggestible : surpris en état de fatigue ou sous le coup d'une émotion excessive, il peut se laisser entraîner à bien des choses.

M. P. Janet soumet ensuite à une critique analogue la question de l'hypnotisme, ses caractères, la nature de la modification artificielle que l'on cherche à déterminer dans l'état mental du sujet (l'hypnotisme, état de suggestibilité ; l'hypnotisme, état de sommeil ; l'hypnotisme, somnambulisme artificiel), ses conditions, son efficacité, ses résultats. La question de l'hypnotisme a perdu beaucoup de son intérêt, et il est possible, dit M. Janet lui-même, qu'elle disparaisse un jour de l'arsenal médical. Elle n'a pas en tous cas pour nous l'intérêt pratique qui s'attache à l'étude de la suggestion, de ses formes moyennes, de ses conditions.

M. Janet enfin intitule son t. II les *Economies psychologiques*. Il y étudie en effet divers traitements, les uns nouveaux, d'autres déjà anciens mais renouvelés et précisés, qui ont acquis une vogue à la suite des insuffisances et des insuccès des traitements par la suggestion et par l'hypnotisme et qui ont ce caractère commun d'être des méthodes d'*économie mentale* cherchant à diminuer le travail de l'esprit et à réserver ses forces : — tels sont les traitements 1° par le *repos* proprement dit (étant donné qu'à la base des névroses il y a souvent de la fatigue causée par des efforts ou des actions pénibles), 2° par l'*isolement* (étude de la fatigue que les hommes se causent les uns aux autres, de l'épuisement déterminé par les relations sociales, de l'action appauvrissante qu'exercent les individus antipathiques), 3° par la liquidation morale ou désinfection morale, dissociation des idées fixes, accoisement de ce qu'ils appellent réminiscences traumatiques, nom sous lequel ils désignent non pas seulement les troubles nerveux demeurés dans un esprit à la suite d'accidents matériels plus ou moins graves, mais aussi ceux qui ont été déterminés par une simple émotion d'ordre moral, par traumatisme ou blessure non plus physique mais morale.

Et, parmi ces blessures morales, il est clair qu'une place est à faire à celles qui sont d'ordre sexuel. Ici M. Janet rencontre sur son chemin le Freudisme, et le soumet à une critique très sévère.

IV. — Le Freudisme est une fort vilaine chose. Il nous vient d'Allemagne, — du professeur Sigmund Freud, de l'Université de Vienne. Freud l'enseigne là-bas depuis une trentaine d'années. On en parlait peu chez nous avant la guerre. On en parle énormément aujourd'hui, et partout, même dans les milieux les moins philosophiques, comme les tristement fameuses *Annales,* qui (n° du 25 déc. 1921) nous disent par la bouche d'un écrivain dramatique, M. Lenormand :

> Dans dix ans, la psychologie actuelle, transformée par ce maître (Freud), sera lettre morte. C'est une découverte considérable qui nous permettra peut-être de mieux pénétrer les desseins secrets des hommes. Il y a là, pour les dramaturges comme pour les romanciers, un domaine entièrement neuf à défricher. Sans doute, des abus se produiront. On écrira des pièces pour la psychoanalyse, et contre elle. On dépassera la pensée freudienne, ou on la trahira ; il n'en est pas moins vrai que, lorsque l'équilibre sera rétabli, il y aura quelque chose de modifié dans les esprits. Oui, j'ai la certitude que la pensée freudienne nous enrichira d'un moyen de mieux lire dans l'âme humaine, et que c'est une véritable révolution qu'elle prépare... C'est à un immense progrès dans la science de l'homme que nous allons en utilisant, en diffusant, en illustrant les théories du grand chercheur Viennois.

Freud lui-même a intitulé son système *psychanalyse* [1]. Pourquoi inventer ce vocable nouveau, et ne pas se contenter de dire comme tout le monde « analyse psychologique » ? Etymologiquement, les deux formes, *psychanalyse* et *analyse psychologique,* ont bien la même signification ; mais en fait, il n'est que trop vrai que la psychanalyse désigne une chose tout à fait nouvelle et se présente, disait Maeder (un fervent disciple de Freud) en 1912 (*L'Année psychologique*, XVIII), « comme une révolution dans la science psychiatrique. »

La psychanalyse, dit Freud, est « un procédé de traitement médical de personnes atteintes de maladies nerveuses. » A l'origine des maladies nerveuses, il y a souvent des phénomènes sexuels, des

[1] M. Janet orthographie et j'avais toujours vu orthographier psycho-analyse. Mais la traduction française qui vient de paraître du grand ouvrage de Freud, est intitulée **Introduction à la psychanalyse** (in-8 de 484 p., 18 f., Paris, Payot, 1921). Il est à croire donc que désormais et de plus en plus on écrira *psychanalyse*.

souvenirs traumatiques de contenu sexuel : ceci, personne ne l'a nié. La nouveauté de Freud, c'est de généraliser, d'universaliser, de dire que c'est le cas, non pas souvent (le quart environ des cas, dit notre professeur français Déjerine), mais toujours : pour Freud, dit Lenormand *(Annales,* nº cité), l'instinct passionnel (entendez : sexuel) est la source de l'activité psychique : « Nos actes, ceux qui apparaissent logiques comme ceux qui semblent inexplicables, sont *commandés, dès la première enfance*, par les manifestations indécises et inconscientes de l'instinct passionnel. » L'homme est tout « libido » ; le Freudisme, c'est l'organisation de la pansexualité [1] (J. Bourdeau, *Débats* des 4 et 18 nov. 1921). Comment démontre-t-il cela ? Il n'est que de savoir interpréter les choses, — des choses où nul ne songeait à trouver malice, mais dont le mystère nous est enfin révélé par la nouvelle science. Tel enfant a la manie de sucer son pouce : indice de précoces perturbations sexuelles. Il a le goût du piano : ceci est en rapport très étroit avec la masturbation. Il refuse d' « aller sur le pot avant de se coucher » : c'est qu'il espère « tirer une jouissance voluptueuse de la défécation, » car « l'anus est une zone érotique parcellaire. » Il rêve serpent ou bâton, *quod interpretatur penis.* Il rêve caverne ou petite maison, *quod interpretatur vulva.* Il rêve qu'il marche dans une forêt, *quâ silvâ significantur pili pudendorum.* Et ainsi de suite. Je demande à mes lecteurs pardon de ces exemples, qui d'ailleurs représentent une sélection : il y en a d'autres qu'il n'est pas possible de transcrire, même en latin. Même exégèse grotesque pour les adultes : un homme manifeste des tendances homosexuelles : c'est qu'il a eu, au début de sa vie, un grand amour pour sa propre mère (je vous dispense de la glose malpropre par où l'on prétend établir cela) [2]. Une femme est frigide : c'est qu'elle a eu, quand elle était adolescente, une passion coupable pour son père, et la violence de la répression a eu pour résultat une frigidité persistante. Œdipe épousant sa mère après avoir tué son père, n'a fait que réaliser le vœu secret de l'enfant à la période de l'amoralité infantile. Car tout enfant en est là : l'enfant, c'est l'homme primitif, le préhistorique ; et l'homme primitif, c'est l'inceste... Etc., etc.

Quelle littérature tout ceci nous promet-il ? Car c'est de Freud que doit s'inspirer la psychologie de nos artistes désormais. — « Freud, une fois connu en France, influencera profondément les écrivains, c'est inévitable, dit M. Lenormand. A l'heure actuelle, on l'ignore (malheureusement pas ; mais Lenormand trouve sans doute qu'on ne s'engage pas assez vite dans la nouvelle voie, puisqu'il ajoute :) Je ne vois qu'André Gide pour marquer, discrètement, dans ses œuvres, qu'il fait son profit des travaux freudiens. » Nous n'avons jamais parlé de cet André Gide (protestant d'origine) ; mais ce qu'on vient de lire doit suffire à le classer [1].

On a prétendu incriminer Vienne, faire porter à la vie viennoise la responsabilité de ces aberrations. On a dit que Freud s'était laissé suggestionner par l'atmosphère voluptueuse qui règne à Vienne, qui y régnait avant la guerre, et qui devait amener fatalement l'observateur à accorder une importance exceptionnelle à ces questions. — Vienne était sans doute une ville fort licencieuse, une ville de laisser-aller : « Vivre et se laisser vivre, » c'était la maxime viennoise *(leben und sich leben lassen).* Mais la corruption à Vienne était incomparablement moins hideuse que dans les grandes villes de l'Allemagne du Nord, Berlin, Hambourg, Brême... Et à Vienne, à côté du mal il y avait le bien, une vie catholique d'une intensité croissante. Mais les Allemands du Nord ont l'habitude de jeter sans vergogne à Vienne (et à d'autres) la pierre que les Pharisiens de l'Evangile n'ont pas osé jeter à la femme coupable.

On trouve de ces hantises chez des personnes

[1] Mot qui n'est que trop justifié par les généralisations de Freud. Il écrit (p. 320) :

« C'est grâce à la symptomatologie de l'hystérie que nous sommes arrivés à la conception d'après laquelle *tous* les organes du corps, en plus de leur fonction normale, joueraient aussi un rôle sexuel, érogène, qui devient parfois dominant au point de troubler le fonctionnement normal... » Inutile de prolonger la répugnante citation.

[2] Il généralise l'homosexualité (on sait que c'est sous ce nom que ces gens-là désignent les instincts sodomiques) : — « Nous sommes obligés de voir dans l'homosexualité une excroissance *à peu près régulière* de la vie amoureuse... Ceux qui se nomment eux-mêmes homosexuels ne sont que les invertis conscients et manifestes, et leur nombre est minime à côté de celui des homosexuels *latents...* » (p. 319). Il est certain que ce mal n'est que trop répandu dans les grandes villes (et plus encore, je crois, dans les grandes villes allemandes qu'à Vienne) ; mais les grandes villes ne sont pas toute l'humanité, et dans les villes elles-mêmes ce n'est que l'exception qui est contaminée à ce point.

[1] Un de nos vaillants catholiques de lettres, Henri Massis, publiait naguère *(Revue Universelle,* 15 nov. 1921) un vigoureux manifeste contre « l'influence de M. André Gide » :

Pour Gide, dit-il, la morale, en proposant aux hommes un idéal commun, empêche « la belle aisance du geste » et s'oppose à la manifestation des instincts :

« Prétendre être ce qu'on n'est pas, dit Gide, c'est proprement la prétention chrétienne. Le païen ne croyait pas devoir être différent de ce qu'il était. L'être ne se banalisait pas par contrainte ; chacun n'exigeait de soi que soi-même. »

La seule contrainte acceptable, c'est l'art. Devant l'art toute morale doit fléchir. L'art a pour fondement la sincérité individuelle : — « Je hais tous les gens à principe, dit Gide ; on ne saurait attendre d'eux aucune espèce de sincérité, car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'il fallait faire, ou sinon ils regardent ce qu'ils font comme mal fait. »

Etre sincère, c'est avoir toutes les pensées, c'est leur accorder le droit d'être, pour cela seul qu'on les trouve en soi, car « rien de ce qui est en nous ne doit être différé. » Et pour ne négliger aucun élément de soi-même, c'est à ses aspirations les plus malsaines que Gide donne la primauté, soumet son esthétique : parfait freudiste donc. Bien mieux, il prétend que seules les régions basses, non nettoyées, offrent à l'artiste d'ineffables ressources. Le spécial, l'étrange seul l'intéresse. Il se plaît à l'anormal, aux régions inexplorées, marécageuses, riches en danger neuf. Mais, comme il chérit sa tranquillité, et que l'action une fois commise risque de troubler sa tranquillité, il aimerait que tout pour lui se passe en pensée et n'avoir à se délecter du spectacle de l'action immorale que chez autrui : — « L'action m'intéresse davantage commise par un autre. J'ai peur de m'y compromettre. Je veux dire, de limiter par ce que je fais ce que je pourrais faire ; de penser que parce que j'ai fait *ceci,* je ne pourrai plus faire *cela. J'aime mieux faire agir que d'agir.* »

Jamais l'immoralisme n'avait osé de plus cynique confidence, note justement H. Massis. Toute la perversité gidienne est dans ce propos dont l'arrière-goût est plus affreux encore ! Comme à sa lueur étrange, tous les autres textes s'éclairent. — H. Massis conclut :

« Il n'y a qu'un mot pour définir un tel homme, mot réservé et dont l'usage est rare, car la conscience dans le mal, la volonté de perdition ne sont pas si communes : c'est celui de *démoniaque.* Et il ne s'agit pas de ce satanisme verbal, littéraire, de cette affectation de vice, qui fut de mode il y a quelque trente ans : mais d'une âme affreusement lucide dont tout l'art s'applique à corrompre. Nul signe en elle de désespoir, de repentir. L'idée même de pardon, de rémission possible semble insultante à son orgueil... Nous n'eussions jamais parlé d'André Gide qu'au passé, s'il ne sollicitait aujourd'hui l'audience de jeunes esprits, moins préservés que nous-mêmes et à qui notre expérience peut servir. »

scrupuleuses pour qui tous les objets de la création deviennent évocateurs d'images obscènes. Mais ces personnes en souffrent ; elles en rougissent ; elles n'ont garde surtout de faire propagande de leur mal. Freud, lui, enseigne sa doctrine *ex professo*, devant des auditoires non pas seulement d'étudiants en médecine, mais de profanes aussi, de dames surtout, qui écoutent tout cela sans éprouver le besoin de recourir à leur éventail. Et la doctrine n'est pas faite pour rester lettre morte ; elle doit avoir ses applications médicales. Et vous voyez d'ici tout ce qui peut se cacher d'ignominies sous ce vocable de traitement par la psychanalyse. Déjà les disciples de Freud l'ont compromis par certaines ordonnances qui ont causé du scandale. Il a dû protester, mais pour la forme seulement, semble-t-il, si l'on en juge par cette page de son *Introduction* (p. 22) où il prétend d'assez fâcheuse humeur donner l'explication de l'hostilité à laquelle se heurte son système dans « la société » :

La société ne voit pas de plus grave menace à sa culture que celle que présenteraient la libération des instincts sexuels et leur retour à leurs buts primitifs. Aussi la société n'aime-t-elle pas qu'on lui rappelle cette partie scabreuse des fondations sur lesquelles elle repose ; elle n'a aucun intérêt à ce que la force des instincts sexuels soit reconnue et l'importance de la vie sexuelle révélée à chacun ; elle a plutôt adopté une méthode d'éducation qui consiste à détourner l'attention de ce domaine. C'est pourquoi elle ne supporte pas ce résultat de la psychanalyse dont nous nous occupons : elle le flétrirait volontiers comme repoussant au point de vue esthétique, comme condamnable au point de vue moral, comme dangereux sous tous les rapports. Mais ce n'est pas avec des reproches de ce genre qu'on peut supprimer un résultat objectif du travail scientifique.

Attrape, société ! [1].

V. — Ces *Annales* que nous venons de retrouver sur notre chemin à propos de Freud, ont été condamnées avant la guerre par l'autorité ecclésiastique (cf. *Ami* 1911, p. 449-454). La guerre ne les a pas améliorées. M. l'abbé Bethléem, qui avait si efficacement travaillé à les démasquer il y a dix ans et plus, y revient dans sa vaillante et plus que jamais nécessaire *Revue des Lectures* (15 nov. 1921). Ecoutez cette méditation religieuse de Mme Yvonne Sarcey (*Annales*, 11 sept. 1921) :

La religion me semble un mouvement de l'âme vers l'idéal. C'est la forme secrète et profonde donnée à la créature humaine pour exprimer ses peines, ses douleurs et sa meilleure espérance vers un idéal de pureté et de beauté. Je suis persuadée que *toutes* les religions, même les plus imparfaites, dès l'instant qu'elles sont éclairées d'amour, doivent être accueillies par Dieu *avec la même indulgence*, et si je préfère ma religion, c'est *peut-être simplement* parce que j'y suis née et que j'aime ses vieilles églises tendres et secourables, où il fait si bon recueillir son cœur... Le mahométan qui tourne ses yeux vers le soleil, ôte ses babouches, se purifie les pieds et prononce avec ferveur la prière islamique, est estimable. Et d'ailleurs, tout être est digne d'estime, dès l'instant qu'il écoute les voix de sa race et suit l'idéal qui habite son cœur et qu'il tient de sa naissance, de son pays et du milieu dans lequel il vit.

« Le mahométan » à qui Mme S. fait l'honneur d'une citation, repousserait du pied le brevet d'estime qui lui est offert ici. Lui du moins, il sait que Dieu a des droits sur l'homme, et l'homme des devoirs envers Dieu ; il sait que la religion est la reconnaissance, par l'homme, de ces droits et l'accomplissement de ces devoirs ; et il aurait horreur d'une conception qui n'y voit que « la forme » etc., « donnée à la créature humaine pour exprimer ses peines, » etc.

Pour nous chrétiens, la page de Mme S. est la formule, — brutale et qu'on n'a pas même pris la peine de déguiser, — de l'indifférentisme religieux, condamné par l'Eglise. Et cet indifférentisme, c'est un des éléments de la neutralité, — de cette neutralité qui est à la base du programme des *Annales* et dont feu Sarcey, † 1900, le patriarche des *Annales* (et le père de Mme Yvonne), révélait jadis le but et l'efficacité en ces lignes que nous avons transcrites déjà et que l'on ne saurait trop méditer :

Il faut tenir strictement la main à la neutralité de l'école dans l'enseignement primaire, parce que là on agit *sur la foi même*. Ce n'est pas qu'on la combatte directement, puisque l'essence de la neutralité est, au contraire, de s'abstenir de toute attaque ; mais ON HABITUE LES ESPRITS A S'EN PASSER. On les dresse à comprendre que l'on peut être honnête homme et bon citoyen en dehors de tout enseignement de religion révélée. ON LES DÉTACHE PAR LA, DOUCEMENT, LENTEMENT, DE LA FOI : C'EST L'ESSENTIEL.

Voilà la fin de la neutralité, la fin « essentielle. » Voilà ce qu'ont voulu nos ennemis. Si c'était nous qui leur prêtions pareil dessein, on crierait contre nous à la calomnie, à l'intolérance. Mais c'est Sarcey qui parle, Sarcey, mieux placé que personne, aux toutes premières loges de la secte, pour savoir ce qu'ont voulu ses frères en maçonnerie.

M. Bethléem, avant la guerre, a démontré que les *Annales*, depuis la mort de Sarcey et sous la

[1] Sur la théorie freudienne des rêves, voir un honnête travail posthume du Dr Dupré, *Rêves, rêveries et divers états morbides de l'imagination* (*Revue hebdomad.*, 15 et 22 oct. 1921). Dupré, professeur de clinique des maladies mentales à la Faculté de médecine de Paris, est mort en sept. 1921. Paul Bourget, qui était son ami et se donnait volontiers comme son « élève du dehors, » lui a consacré un article tout de sympathie dans *Revue hebdom.* du 24 septembre. Dupré était incroyant. Il a passé trente années de sa vie à étudier les maladies mentales. Il est le premier qui ait reconnu l'importance des constitutions psychologiques individuelles dans l'évolution des psychoses. Il a publié sur ces questions une série de mémoires et d'articles qu'il se proposait de reprendre dans une œuvre ultime où il aurait condensé la somme de ses expériences, sous ce titre : *Pathologie de l'imagination et de l'émotion*. Lui-même, quelques mois avant sa mort, avait été atteint de troubles cérébraux, comme il arrive assez souvent à ceux qui vivent dans le contact des détraqués et qu'une sérieuse dose d'humilité ne met pas à l'abri de la contagion, selon que l'explique Léon Daudet, ex-médecin lui-même :

« La folie, dit-il, guette le savant ou se croyant tel — qui s'adonne aux maladies de l'esprit sans ce garde-fou qu'est très exactement l'humilité. Pourquoi cela ? Parce qu'il y a une illusion de l'esprit qui fait qu'on croit dominer ce que l'on constate. L'aliéniste qui s'imagine, selon la stupide formule, que l'homme a fait Dieu à son image, a une tendance invincible à se diviniser lui-même, en face de son malade aberrant. C'est le début du délire des grandeurs. La première condition pour être un bon aliéniste (ou un *psychiâtre éminent*, comme on dit sur les tombes fraîchement ouvertes), c'est d'avoir un jugement sain. Il n'a pas le jugement sain, celui qui s'imagine commander à la nature, ou qui nie la possibilité du miracle. » L. Daudet, il est vrai, entend le miracle au sens très large de « ce qu'on n'attendait pas, ce qui fait la nique aux prévisions... La constitution, mentale et morale, de l'homme est un conglomérat de miracles. »

direction de sa fille et de son gendre, n'ont fait qu'accentuer leur anti-christianisme. Il poursuit sa démonstration.

Ce qui est surtout triste pour nous, c'est que les *Annales* ont une clientèle catholique, probablement assez nombreuse (elles ont même eu autrefois, avant que l'Eglise ait parlé, une collaboration catholique ; et l'on dit que l'un ou l'autre catholiques ont continué à s'y attarder : pauvres gens alors !).

Et ce qu'il y a de plus triste enfin, c'est que cette clientèle catholique semble être de bonne foi et que dès lors le poison sur elle agit avec d'autant plus de sûreté qu'il est absorbé inconsciemment. Nous en avons la preuve dans les formules dont de nombreuses clientes des *Annales*, au cours de l'année 1921, accompagnent leur envoi d'une obole à Mme Yvonne pour son œuvre philanthropique des « Maisons claires » :

Une blondine de 16 ans, pour obtenir la protection de la Sainte Vierge, 5 f. — En remerciement à S. Antoine, 5 f. — En reconnaissance à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, 10 f. — Pour que Dieu bénisse mes petits garçons, 10 f. — Une religieuse de sainte Thérèse, 5 f.

Quelle pitié ! Et que ce serait grotesque si ce n'était d'abord aussi odieux, s'il ne s'agissait d'une chose si grave : la foi !

VI. — Une nouvelle Collection s'est inaugurée l'an dernier sous ce titre générique : *Les Cahiers verts ;* et pour ses débuts elle nous offrait un pur chef-d'œuvre catholique, *Maria Chapdelaine* (*Ami* 1921, p. 317 ; 1922, p. 45).

On n'a pas tous les jours des *Maria Chapdelaine* à servir à son public. Les deux nos qui ont suivi dans les *Cahiers verts* n'ont pas répondu à l'éclat de ce début : — **Le Cœur des autres,** de Gabriel Marcel, pièce en 3 actes, est une œuvre d'une psychologie qui assurément a des visées fort nobles, qui prétend bien ne pas s'en tenir, comme le font d'autres aujourd'hui, au jeu brutal des volontés, au choc des instincts et poursuivre au contraire ce que l'auteur appelle « le tragique de pensée, le lyrisme de la conscience claire » : l'ambition est belle, et c'est toujours indice de grandeur que d'y tendre. — Puis nous avons eu **Il y a une volupté dans la douleur,** de Joachim Gasquet, la dernière œuvre de son auteur, poète, écrivain dramatique, critique, prématurément enlevé aux lettres. Ses confrères l'ont célébré magnifiquement l'an dernier, et il n'en était pas indigne : il avait un rare sens de la beauté plastique, un beau talent lyrique, nourri d'une haute culture philosophique ; patriote ardent, il a écrit les *Hymnes*, le plus admirable poème sans doute que la guerre ait enfanté. Mais ses pages, et celles mêmes de ce livre posthume dont le titre nous semblait annonciateur d'une belle élévation morale, brûlent d'ardeurs que l'on ne peut que qualifier immorales.

Visites aux paysans du Centre, par Daniel Halévy : une des perles de la Collection. D. Halévy est le directeur des *Cahiers verts*. Et c'est un personnage qui n'a pas dit encore son dernier mot. Très féru de la « révélation » révolutionnaire à vingt ans, il s'est mis ensuite à l'école de Péguy ; il est devenu fervent péguyste. Il est en route vers le monarchisme. Au point de vue religieux, protestant d'origine, voire mâtiné de juif, il s'est dépris de ce qu'il y avait de sectaire dans ses origines au point de se teinter presque d'antisémitisme. On nous dirait un jour qu'il vient de rentrer dans le sein de l'Eglise, il n'y aurait pas à s'en étonner. Il est certainement en marche vers quelques-unes des vérités essentielles du catholicisme.

Ses *Visites aux paysans du Centre* remontent, les premières, à 1910 ; les dernières sont de 1920. Il n'est pas très optimiste. Tout en notant, avec un de ses interlocuteurs, qu' « il est encore trop tôt pour juger, » il ne voit pas que la guerre ait amélioré les paysans. Ils en sont revenus plus paresseux, y compris les femmes, « pourries par les allocations. » Plus jaloux surtout. Ils n'étaient déjà que trop portés à se considérer comme les seuls producteurs, les seuls hommes nécessaires. Après ce qu'ils ont vu pendant la guerre, c'est bien autre chose : — « Tout le monde s'embusque, excepté moi, » grogne le paysan. On les a grisés de pseudoscience, ce qui n'a fait que leur prosaïser davantage encore l'âme. Il constate le vide de cette « civilisation raisonneuse que propagent nos sociétés républicaines » :

C'est une civilisation courte : elle mesure tous les risques, elle offre tous les livres, et tient sa tâche pour accomplie, l'homme pour satisfait. Il s'en faut. *Tout le savoir et le prévoir du monde ne suffisent à remplir ni une vie d'homme, ni la vie d'un ensemble d'hommes.* L'homme n'est ni si abstrait, ni si précautionneux. Il lui faut la joie, l'amour, le sens d'un certain accord, de la vitalité commune, quelque élément qui satisfasse et traduise l'animation naïve du corps. La nature donne ces choses ? Prenez garde : la nature les porte sauvages, l'humanité ne les retient qu'humanisées et cultivées par elle. Notre humanité les ignore. Je regarde les titres des livres (d'une bibliothèque communale) : économie politique, histoire : Kropotkine et Zola, Anatole France et l'abbé Loisy... Non, c'est chimère que fonder la vie de l'homme sur le travail, la prévoyance, la lecture solitaire.

Un de ces paysans, Desnoix, catholique celui-ci, un jour que l'entretien est tombé sur l'Eglise et le peuple, dit qu'il croit fermement à la réconciliation, qu'ils ne sont sans doute pas beaucoup à penser comme lui en ces campagnes (c'était avant la guerre), mais peu importe : — « L'Eglise, dit cet homme, sera forcée de s'appuyer sur le peuple, et le peuple la fera vivre. Quand l'Etat s'est séparé d'elle, on a dit : l'Eglise est perdue, elle ne trouvera pas d'argent. Et elle en a trouvé. L'Eglise peut se séparer des riches : elle vivra toujours. »

Et D. Halévy de souligner, à ce propos, la puissance, la largeur d'esprit que la discipline catholique assure à la pensée humaine :

Desnoix parlait sur toutes choses comme un cultivateur, un citoyen capable, et plus je l'écoutais, plus je devinais proche de nous, proche et pourtant séparé, *lié à un autre monde*, cet homme à l'esprit actif et

mesuré, qui avait acheté une Bible et qui était capable de la lire en s'abstenant de juger chaque ligne. Il était là, l'œil clair et sûr, vif et robuste devant moi, l'aspect de sa personne témoignant pour soi-même, et aucune velléité critique ne diminuait la considération que je sentais pour lui. *Son esprit, contenu par des autorités, en avait-il moins de force, de pénétration?* Je n'en voyais nul signe. *Nos pensées sont comparables à une armée,* chacune à un soldat, plus ou moins résistant ou brave. Si nous voulons assurer à chacune ses aises, la connaître en sa liberté et prendre d'elle une jouissance, un franc laisser-aller convient ; mais *si nous voulons que toutes ensemble elles aillent loin et haut, alors il faut les lier, il faut leur imposer un ordre et un chef.* C'est ce que je ne fais pas, ou très mal (c'est D. Halévy qui parle) ; vous guère mieux, je crois, mon cher Guillaumin, et il me semble que nos pensées ne vont ni très loin ni très haut : tout ce qui n'a pas sa place dans l'étroit horizon que construisent nos cinq sens, nous l'appelons inconnaissable, et nous voulons le négliger. Mais ce Desnoix, qui est sans loisir, qui vit dix heures par jour penché sur la terre ou l'outil à la main, *se meut dans un vaste univers,* et ses pensées vont plus loin et plus haut que nous ne hasardons les nôtres.

Le Passage de l'Aisne, par Emile Clermont, in-12 de XIV-128 p. Sur Emile Clermont et son évolution philosophique et religieuse, voir *Ami* 1920, p. 193-9. Une des plus nobles âmes de notre génération. La main pieuse de sa sœur avait extrait de son œuvre, de son journal, de ses lettres, ce qui était de nature à éclairer devant nous les voies par où Dieu a ramené lentement cet esprit, gâté au seuil de la jeunesse par la contagion de la philosophie allemande. Ce qu'on publie aujourd'hui, c'est un récit, des notes plutôt qu'il écrivit sur l'ordre de son colonel et qui font revivre à nos yeux, en une langue d'un atticisme absolu et par là-même de la plus intense puissance d'expression, la journée du 13 septembre 1914 (passage de l'Aisne à la suite des armées allemandes en déroute) et les journées suivantes jusqu'au 20.

Trivia, par Logan Pearsall Smith, in-12 de XIV-145 p. C'est une traduction de l'anglais. C'est presque un genre nouveau, même en anglais. Cela pourrait s'appeler sans doute, en anglais, *Essays;* mais ce sont essais minuscules, qui atteignent parfois une ou deux pages, mais souvent aussi se réduisent à dix lignes. En français nous avons des recueils de pensées ; mais qui dit « pensée » dit quelque chose de tout à fait défini, ce que ne sont nullement les réflexions de sir Smith. Il se borne à prendre une parcelle imperceptible d'observation et la gonfle délicatement, comme on fait des bulles de savon qui s'irisent de toutes sortes de fines teintes et parfois montent si haut qu'on ne distingue pas le moment où elles ne sont plus... Est-il sérieux ? se moque-t-il de nous ? L'un et l'autre, probablement. Il se donne l'air de ne rien dire du tout ; et dès qu'il sent que le lecteur entend quelque chose tout de même, il passe à autre chose. Tout est éphémère en ce monde ; nous vivons dans un perpétuel évanouissement de toutes choses, et tout a un côté durable cependant. Même la religion, son anglicanisme, semble quelque chose de bien fluide, de bien peu gênant : n'y aurait-il pas moyen de la revivifier, de lui infuser une sève plus surnaturelle ? Il se voit un instant en chaire : au lieu de se confiner aux honnêtes sujets rebattus du vicaire, il voudrait réconforter les âmes avec « ces hautes et incompréhensibles doctrines situées hors du domaine de notre raison » (la Trinité, la Prédestination, etc.), tonner contre tant d' « iniquités anciennes, savantes et désuètes, » exalter les « saintes vertus splendides et négligées..., la Pauvreté apostolique, la Virginité... » :

Car, dans la chaîne des Croyances et des Morales, ce sont les pics les plus hautains qui seuls brillent à mes yeux avec une vraie splendeur ; c'est vers ces Alpes radieuses que, si j'étais son pasteur, je voudrais mener paître mon troupeau.

VII. — Le prix Goncourt est allé cet hiver à *Batouala :* « Véritable roman nègre », lit-on en sous-titre. L'auteur est un nègre, René Maran, qui a suivi des Cours d'Université en France. C'est immonde. Il n'y a rien de pareil dans aucune littérature. On a remarqué souvent l'abîme qui heureusement sépare les pires ignominies de nos littératures modernes de certaines productions des littératures païennes : comme on sent que ceci a été écrit avant J.-C. et ne serait plus possible après J.-C. ! disait Jules Lemaître à propos, je crois, des *Mimes* d'Hérondas... Il n'y a plus de commune mesure entre *Batouala* et les pires ordures païennes. Les païens d'antan avaient tout de même conscience de dire des horreurs. De conscience il n'y a pas trace chez ce romancier nègre d'aujourd'hui. C'est de la bestialité. Ce sont des corps de gorilles, mâles et femelles, que l'on nous étale ici.

Ce n'est pas ici, dans une revue qui s'adresse à des prêtres, qu'il est besoin de dire que ce n'est pas là tout le monde nègre. Il y a des gorilles en Afrique, comme en Europe aussi ; mais il y a autre chose, grâce à Dieu. Les nègres ont montré ce dont ils étaient capables, pendant la guerre ; et il y a longtemps que nos missionnaires ont relevé leurs heureuses qualités. Des gens bien intentionnés ont eu l'air de croire que l'Académie Goncourt, en couronnant un auteur nègre, avait voulu combattre le préjugé de l'infériorité de la race noire : les amis des nègres, et les nègres eux-mêmes, de plus en plus nombreux, qui savent le français, ne seront pas flattés du genre de héros dont a fait choix M. Maran pour les présenter au grand public. Et les Allemands maintenant auront beau jeu à flétrir «l'ignominie noire» *(die schwarze Schmach),* c.-à-d. l'ignominie française, qui impose à des populations chrétiennes le contact de pareils individus. Jusqu'ici nous pouvions plaider qu'ils calomniaient les nègres, que les nègres ne sont pas ce qu'ils disent ; mais quel argument victorieux pour eux que ce Prix décerné par une Académie à une œuvre où la race nègre est peinte sous des couleurs incomparablement plus répugnantes que ne l'ont jamais fait les journaux allemands ! On leur répondra que ce n'est que l'Académie Goncourt ; mais des Allemands ne savent pas toujours faire ces distinctions,

et le titre d'*Académie* en impose toujours. De ce point de vue, — du point de vue patriotique non moins que du point de vue religieux et moral, — l'attribution du Prix Goncourt est une mauvaise action.

M. Maran, à la première ligne de sa Préface, salue « Henri de Régnier, Jacques Boulenger, tuteurs de ce livre » : H. de Régnier, le plus licencieux de nos Académiciens (se rappeler la verte semonce que lui administra, lors de sa réception à l'Académie, 18 janvier 1912, Albert de Mun, qui, ayant été « capitaine de cuirassiers, » avait lu tous ses livres, mais qui s'excusait en même temps de n'être « plus assez... cuirassier » pour en parler à l'Académie) ; Jacques Boulenger, Secrétaire de la Société des Etudes Rabelaisiennes et co-directeur (avec M. Fernand Laudet) de la *Revue de la Semaine*.

De M. Edmond Jaloux *(Revue Hebdomadaire* du 7 janvier) :

Je regrette profondément que l'Académie Goncourt ait donné son prix à *Batouala*... Disons d'abord que c'est un roman médiocre, profondément médiocre, pareil à cent livres qui paraissent chaque année ; sa seule originalité vient des choses qu'il peint et non de la peinture assez banale qu'il en fait. A vrai dire, il n'y a même pas roman, c.-à-d. sujet, développement, progression, mais une série de peintures de mœurs que termine un accident... Une fois encore, comme avec *la Maternelle* de Frapié et bien d'autres ouvrages encore, les membres de l'Académie Goncourt ont couronné la chose et non l'esprit, la documentation et non pas l'art.

M. Jaloux, faisant le dénombrement des prosateurs qui se sont révélés depuis que le prix Goncourt existe, c.-à-d. depuis dix-sept ans, cite les noms suivants : André Gide, Charles-Louis Philippe, Alain Fournier, Eugène Montfort, Colette, Emile Clermont, Gaston Chérau, Jean Giraudoux, Valery Larbaud, Henri Duvernois, Marcel Boulenger, Gilbert de Voisins, Pierre Mac-Orlan, Gaston Roupnel, Claude Anet, Jean-Louis Vaudoyer, André Salmon, Louis Chadourne, Alexandre Arnoux, Emile Henriot, Jean Schlumberger, François Mauriac. — « Or, aucun n'a eu le prix Goncourt. Ajoutez à cette liste les noms de cinq ou six des lauréats qui méritent de prendre place parmi elle, et mettez en face le nom des autres, et vous verrez que l'Académie Goncourt a presque toujours égaré l'opinion [1]. »

Voilà pour le point de vue littéraire. Voici pour la morale :

« Si quelque chose est sensible dans l'évolution actuelle du roman français, » poursuit M. Jaloux, « c'est son effort pour échapper à l'instinct, au morne déterminisme, pour réintégrer, dans la littérature, l'intelligence, la volonté humaine, les facultés critiques, le lyrisme, la pensée. Regardez le rôle de plus en plus grand de l'esprit, par exemple dans les œuvres de Marcel Proust ou des Tharaud, de Jean Giraudoux ou de Paul Morand, et voici le moment où l'Académie Goncourt couronne un roman *entièrement voué à décrire l'instinct dans ce qu'il a de plus primitif, de plus grossier et de plus brutal*. Et ce n'est même pas la présence des nègres de l'Oubanghi Chari dans ce roman qui le rend si bestial. Sir James Frazer a pu écrire sur certaines tribus africaines des pages toutes lumineuses d'intelligence, mais en les considérant d'un point de vue philosophique et non d'un parti pris de naturalisme puéril. »

Une exécution de main de maître, c'est celle que M. Paul Gaultier (catholique) vient de faire dans la *Revue Bleue* (dont il est directeur depuis quelques années), sous ce titre : *Du jazz-band au roman nègre :*

« *Véritable roman nègre,* porte *Batouala* sur sa couverture. Mention superflue ! Il suffit d'ouvrir le livre : on s'en aperçoit tout de suite. Pour un roman nègre, *Batouala* est un roman nègre ; il l'est à fond, dans toute l'acception du mot. Il ne l'est pas seulement parce qu'il met des noirs en scène, ni parce que son auteur est un noir authentique. Il l'est encore et surtout — c'est la nouveauté — parce qu'il est écrit et pensé en nègre. Ce roman est le plus beau spécimen de littérature nègre en langue française que nous puissions souhaiter.

« Il fallait s'y attendre. Après l'invasion dans nos orchestres de cette cacophonie épileptique où se heurtent les meuglements des trompes d'automobiles et les hurlements de moricauds en délire qu'on nomme jazz-band ; après les expositions de puérils dessins et d'informes statues nègres, le roman nègre devait avoir son tour.

« Nous y sommes. Et je vous prie de croire que nous y sommes en plein... L'action est rudimentaire et brutale... Quant à l'art avec lequel cette histoire est contée, il est simpliste au premier chef. Il n'emploie guère comme procédé de description que l'énumération... Et puis, la répétition, infatigable et monotone, qu'on rencontre presque à chaque ligne...

« Si encore ce livre nous apprenait véritablement quelque chose, sur le pays et ses habitants !... Hélas ! en fait de couleur locale, M. R. Maran n'a rien trouvé de mieux que de parsemer son récit de vocables indigènes avec une profusion qui n'aide pas à la clarté... Nous sommes loin de l'art d'un Loti qui, lui aussi, a décrit des nègres dans le *Roman d'un spahi,* et même le désert. Quelques lignes de lui en disent plus long sur l'âme noire que tout le volume de M. R. Maran...

« J'oubliais le parti-pris de grossièreté, qui est bien nègre aussi, par quoi peut-être ce roman a plu aux membres de l'Académie Goncourt, *si j'en juge par quelques-uns de leurs précédents choix. Batouala* nous rappelle les temps révolus du naturalisme. Il en est de l'espèce la plus basse et la plus plate, de la plus inutile aussi... »

VIII. — Pour la troisième fois vient de paraître, en janvier 1922, l'**Almanach catholique français** (Paris, Bloud). Il est, nous dit le prospectus, « tout ce qu'il doit être : une encyclopédie pratique, une apologétique populaire, un livre de récréation, un instrument de propagande, une source de profits (concours dotés de 4.000 fr. de prix)... ». C'est beaucoup dire. Mais il est sûr que, dans ses 480 pages (chiffre où l'on a eu le tort de faire entrer des pages d'annonces), il nous ouvre une mine de renseignements : 1° *Calendrier,*

[1] D'autres ont dit encore que l'Académie Goncourt a la manie de se laisser tenter moins par un sérieux mérite que par un caractère de rareté, de singularité ; qu'il lui faut de l'exceptionnel ; que surtout elle veut se donner l'air de devancer l'Académie Française par des initiatives inattendues ; qu'elle tient à passer pour l'Académie révolutionnaire, l'Académie des jeunes lunes... C'est ainsi qu'en couronnant, en pleine guerre, le *Feu* de Barbusse, elle n'aura pas manqué de penser : « Voilà bien ce que ne ferait pas l'Académie ! » Cette année de même, elle aura songé que jamais l'Académie n'oserait couronner un roman nègre écrit par un nègre...

Henry Bidou, *Revue de Paris,* 15 janv. : « *Batouala* est un livre assez faible. L'exemplaire porte en sous-titre : *Véritable roman nègre.* Est-ce du langage qu'il s'agit ?... Faible essai, mis en évidence par le caprice de cinq vieux naturalistes ». (L'Académie Goncourt compte dix membres : cinq ont voté pour *Batouala,* cinq pour l'*Epithalame* de M. Jacques Chardonne : la voix du président, prépondérante, a fait pencher la balance du côté de *Batouala).*

avec liste des Fêtes à souhaiter ; 2° *Vie religieuse* : les grands faits de l'année, les nouvelles gloires de l'Eglise de France (4 de nos causes de béatification), quelques centenaires célébrés en 1921 ou à célébrer en 1922, des mélanges d'histoire et de doctrine, sommaires des Lettres pastorales de 1921, notices sur quelques-uns de nos pèlerinages d'autrefois ou d'aujourd'hui, la France à l'étranger (Missions Etrangères) ; 3° *Vie sociale :* questions actuelles et organisations internationales ; 4° *Vie artistique et littéraire :* roman et théâtre, art religieux, technique liturgique ; 5° *Pèlerinages, Voyages et Sports ;* 6° *l'Année religieuse 1921 ;* 7° *Jurisprudence* : ce qu'il faut savoir de droit usuel dans la direction d'une paroisse ; 8° *Annuaire :* Rome, diocèses français, paroisses françaises à l'étranger, enseignement supérieur catholique (en France et à l'étranger), œuvres catholiques françaises, presse catholique, etc. ; 9° *Vie pratique :* petit dictionnaire médical (15 pages), tarifs postaux, etc. .

Il y a un chapitre *La Littérature catholique d'aujourd'hui,* p. 173-180 : titre qui ne tient pas ce qu'il promet. Ce n'est vraiment pas un « bilan des résultats déjà obtenus ». Est-ce un article d'« almanach » ? On ne voudrait pas d'articles d'almanach dans un ouvrage comme l'*Almanach catholique français.* Quantité de noms, et des plus illustres, manquent, que l'on comptait bien trouver ici (on n'a pas même fait mention de ce *Maria Chapdelaine* qui a été un succès si extraordinaire, « un chef-d'œuvre catholique », disait la *Croix,* « un livre essentiellement catholique »). Et d'autre part on y a entassé des noms d'écrivains qui sans doute sont fort recommandables, mais qui tout de même restent hors de la littérature. Et les appréciations sont plus étranges encore que le choix même des noms cités. On inscrit un Raoul Narsy sur le même pied que des critiques du mérite de Doumic, Beaunier, Bellessort, Bidou. De Narsy on passe à Ageorges, que l'on nous campe « solidement assis sur ses nombreux volumes de *Critique de sympathie* » : ces « nombreux volumes » sont exactement un (paru en 1910), et je ne sache pas qu'un éditeur quelconque témoigne quelque empressement à poursuivre la série. Mais c'est que M. Ageorges a donné à l'*Almanach* un chapitre *Le Prêtre dans le roman* (qui n'est pas heureux et sur lequel il y aurait à dire). Puis, de M. Ageorges on passe à des écrivains de mérite, comme M. Christian Maréchal, M. Strowski, M. Poizat. Mais l'on nous assène ensuite ce jugement étourdissant : « Le plus puissant cerveau de critique littéraire de notre temps, celui qui se rapproche le mieux de Sainte-Beuve, c'est assurément M. l'abbé Henri Bremond » !!... Croit-on vraiment que M. André Godard soit une gloire des lettres chrétiennes ? Jusqu'à quel point M^me^ Colette Yver mérite-t-elle de figurer sous la rubrique *Littérature catholique* ? Pourquoi rappeler *la Souricière,* vieille de plus de vingt ans et qui n'a pas laissé de si bons souvenirs à ses lecteurs ecclésiastiques ? On n'a pas le droit de célébrer sans réserve l'œuvre de M. Bureau.

Le chapitre se termine sur un retentissant *Lisez-moi ça !* Un *Lisez-moi ça* que l'on applique à « tout ce qui précède ». Mais nombre des auteurs cités ici seraient les premiers à protester contre ce conseil, contre ce simili-ordre. Bazin (dont on rappelle précisément *l'Isolée,* et *Donatienne),* Bourget, Bordeaux, Bertrand, Baumann, Beaunier ne sont à permettre que sous réserves, sous des réserves parfois très considérables. — On nous dit que Mme Camille Mayran est chrétienne : en tous cas, son *Epreuve du fils,* louée dans l'*Almanach,* nous sert une psychologie de séminariste et de jeune prêtre dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est étrangement fausse, donc peu édifiante : l'*Ami* a refusé, l'été dernier, de parler de ce livre. — L'*Ami* a refusé aussi de parler des *Années d'apprentissage de Sylvain Briollet,* de M. Maurice Brillant (paru d'abord dans *les Lettres,* et célébré dans l'*Almanach).* L'auteur est catholique, nous avons loué de lui des essais, des travaux d'érudition, des poésies ; mais son roman, qui s'ouvre sur une histoire de séminariste évadé, est un pas de clerc. Nous n'en voulions rien dire ; mais, puisqu'on lui fait cette réclame, nous citerons ce jugement d'un de nos excellents confrères de la presse catholique belge (*Revue des auteurs et des livres,* 1921, p. 281) :

« Curés de campagne, curés de ville, doyens, professeurs de St-Sulpice, évêques même, tous y passent (dans ce roman)... Se faire un jeu malin de livrer au public les travers les plus irrespectueux, exagérés pour le besoin du relief, où l'on ne découvre qu'ambition, jalousie, fanatisme, amour de la bonne chère, idées plus ou moins orthodoxes, religion des plus accommodantes, indépendance qui se rit de la discipline, cela détonne, c'est l'irrévérence, c'est plus, c'est la moquerie que l'on comprendrait sous la plume de l'adversaire. On cherche en vain le palliatif... Ce qui restera dans l'esprit du lecteur, c'est un clergé diminué, sans dignité et sans vertu. Sylvain Briollet a beau nous ramener à *son maître* et lui prêter toutes les vertus, le lecteur n'a rien vu ni rien appris de la sainteté qui convient à la vocation ecclésiastique, de la vertu qui fait le dévouement des prêtres de paroisse, du respect qui doit auréoler la dignité épiscopale ; et l'auteur semble ne pas l'avoir compris. Son œuvre se résume en une vraie satire du clergé à la manière doucereuse du XVIII^e^ siècle. Avec cela, il aurait pu se gêner un peu plus dans certaines historiettes et certains détails féminins arrêtés à temps peut-être, mais n'en laissant pas moins l'imagination ouverte » [1].

L'*Almanach* reste une mine de renseignements très précieux, la plus riche mine que nous ayons en ce genre ; mais on évitera d'y chercher absolument tout ce que promet la réclame.

IX. — Le P. Laurand, S. J., docteur ès lettres et professeur de philologie classique, vient enfin de nous

[1] Un lecteur nous signale *Décadi ou la pieuse enfance,* de M. Paul Cazin (loué dans l'*Almanach,* et lui aussi paru d'abord en chapitres dans les *Lettres). Décadi* veut être une œuvre pie, comme l'auteur en témoigne dans sa préface. Mais c'est une œuvre franchement déplaisante, précisément parce qu'elle met en scène un enfant qui est grotesque, qui ne sait qu'amuser une galerie point toujours innocente et poser des questions saugrenues, un enfant que M. Cazin lui-même définit ainsi : « Jeune drôle qui, dans l'être le plus parfait de la création, finissait tôt ou tard par découvrir je ne sais quoi qui lui suggérait des comparaisons saugrenues et l'emplissait d'une joie maligne » (p. 70). Il pose des questions effarantes : — « C'est bien à partir de Charles VII, n'est-ce pas, que les rois ont commencé à avoir des maîtresses ? — Non, mon petit ami, lui répond-on, c'est une institution qui remonte à la plus lointaine antiquité. On peut même dire qu'elle se perd dans la nuit des temps » (p. 160). Un autre jour il demande à sa mère si un prêtre peut avoir des enfants (p. 42). On croirait entendre Gyp, le *Bob* de Gyp ; mais Gyp ne prétendait pas écrire le roman de la pieuse enfance. Il fait « ses délices de voir passer des enterrements... : classique et saine pratique d'un bon petit esprit français qui prend simplement, loyalement, son plaisir où il le trouve » ; et notre auteur de s'étendre en plaisanteries pas du tout amusantes sur les enfants de chœur, les chantres, le corbillard, les croque-morts portant « le corps défunt » qui « tanguait et roulait, en grand danger d'imiter le mort de la fable et de casser la tête à son curé » (p. 61-65). Etc., etc. Ce pauvre Décadi était vraiment, dès le premier jour, prédestiné à divertir les indigents d'esprit : car on nous accumule, dès le récit des cérémonies de son baptême, des détails qui peuvent bien l'un ou l'autre se rencontrer parfois dans la réalité, mais qui sont dépourvus de toute gravité et qui ne sont pas faits pour laisser le lecteur sous l'impression sainte d'un « si grand Sacrement, » comme dit la liturgie. Puis, après le baptême, il y a le repas du baptême, dont est le Premier Vicaire ; et ce qui nous est raconté là nous aide à comprendre la sagesse des règlements qui en maint diocèse interdisent aux ecclésiastiques l'assistance à ces repas. Puis ce sont « les limbes, » les années de la première enfance : « Il ne lui arriva rien d'abord (à Décadi), qui n'arrive à tous les bébés, et l'on sentait parfois, en le démaillotant, je ne sais quelle odeur, aurait dit le bon Rabelais, autre que de poudre à canon. » Que signifie ce détail ? Est-ce de la littérature, cela ? — Déjà dans le précédent volume du même auteur, *L'Humaniste à la Guerre,* on était peiné de rencontrer des mots et des détails qui vraiment sont absolument inutiles pour nous faire entendre la réalité des choses. L'*Humaniste,* journal d'un mobilisé (aux Hauts-de-Meuse, 1915), est d'ailleurs, dans l'ensemble, une œuvre d'autre envergure que *Décadi ;* les fortes pages y abondent, mais gâtées parfois, elles aussi, par le ton plaisantin et un soi-disant réalisme de mauvais aloi.

donner les TABLES GÉNÉRALES (fascicule VIII) de son **Manuel des Etudes grecques et latines** (8 fascicules in-8 à 5 f. l'un, sauf le fascic. III, *Grammaire grecque*, qui est à 7 f. 50, Paris, Aug. Picard). Nous avons dit à plus d'une reprise le mérite de cette œuvre (voir étude d'ensemble sur les 6 premiers fascicules, *Ami* 1919, p. 1064-5). Œuvre unique en son genre, qui s'est imposée tout de suite à tout le monde de l'enseignement, aussi bien public que privé, de même que déjà il y a une quinzaine d'années le P. Laurand, par ses deux thèses de doctorat ès lettres, s'était imposé au monde de l'érudition et avait littéralement frappé d'étonnement ses examinateurs de Sorbonne, qui ne s'attendaient guère à apprendre du nouveau sur Cicéron à l'école de ce Jésuite. On avait eu autrefois en ce genre le *Manuel de Philologie classique* de Salomon Reinach, d'ailleurs écourté et mal digéré ; et Reinach lui-même avait reculé, depuis près de quarante ans, devant un travail de remaniement et de mise au point. Il y fallait la patience de ce Jésuite, appliqué depuis près de trente ans à l'enseignement supérieur et à la formation de jeunes étudiants à la philologie classique en vue des examens de licence ou de travaux spéciaux.

Les fascicules se vendent séparément. Les cinq premiers ont eu l'honneur déjà de nouvelles éditions, revues et augmentées. C'est un ouvrage qui doit figurer en toute première place au rayon « philologie classique » de nos bibliothèques de Collèges, à l'usage non pas seulement des professeurs, mais déjà des bons élèves de nos classes supérieures.

Dans la collection L'ART ET LES SAINTS, qui paraît sous la direction du P. Sertillanges et qui jusqu'aujourd'hui ne nous a donné, en sa dizaine de volumes parus, que de l'exquis, deux nouveautés : — 1° **Sainte Lucie,** 33 illustrations : récit de son martyre et histoire de son culte à travers les âges, de son culte dans l'Eglise d'abord et la dévotion populaire, des hommages ensuite que les arts à l'envi lui ont rendus : c'est signé Georges Goyau, et c'est tout dire : M. Goyau y a mis son talent, sa science, et la ferveur qu'il n'a cessé de sentir s'enflammer en lui pour la chère petite Sainte, patronne de Mme Lucie Félix-Faure-Goyau ; — 2° **Saint Hubert,** 36 illustrations, par Henry Martin, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal : ce que l'on sait de façon incontestée, c'est que S. Hubert vécut à la fin du VIIe siècle et au commencement du VIIIe, qu'il succéda à S. Lambert sur le siège épiscopal de Tongres et de Maestricht et transféra l'évêché à Liège. Sur le reste de sa vie, planent certaines obscurités : M. H. Martin démêle du mieux qu'il est possible l'origine des traditions relatives au Saint et nous fait son histoire ensuite dans la dévotion populaire et dans l'art.

Lettres d'un Bleuet, publiées par Th. Mainage, O. P., professeur à l'Institut cath. de Paris (in-12 de XXXVI-456 p., 7 f. 50, Paris, Téqui). C'est un nouveau recueil de lettres du front. On en a publié beaucoup déjà; on n'en publiera jamais assez. La guerre a suscité des légions de héros. Ils doivent rester nos modèles, nos entraîneurs. Ce serait méconnaître les desseins de la Providence, que négliger d'utiliser un trésor dont la valeur est inestimable. Beaucoup de familles l'ont compris. Plus d'une a reculé longtemps devant la perspective de livrer à la publicité ces souvenirs sacrés, ces pages intimes sur lesquelles tant de larmes ont coulé. Seul, l'espoir de servir l'Eglise et la France les a décidées. L'Eglise et la France leur en disent merci. Le « Bleuet » dont on publie aujourd'hui les lettres aux siens, Henry Canoville, était une âme magnifique. Il avait fait ses études au Collège St-Paul de Cherbourg. Il les acheva en juillet 1916, à dix-sept ans. Il avait, depuis l'âge de treize ans, la vocation religieuse ; il voulait se donner à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique. Mais, en 1916, la France d'abord l'appelait. Il contracte, le 1er décembre 1916, un engagement de quatre ans, et neuf mois plus tard arrive sur le front de l'Aisne (4 août 1917, fête de S. Dominique). C'est ce jour-là que commence la correspondance dont le P. Mainage publie de très larges extraits et qui ne sera interrompue, au bout d'un an, que par la mort du héros (29 août 1918). La mort du héros, — et d'un héros qui, tout le temps de sa brève vie, avait été « un saint » : c'est le mot qui est monté aux lèvres et à la plume de tous ceux, amis ou prêtres, qui l'ont connu, au Collège ou sur le front : — « Je n'ai pas connu S. Louis de Gonzague, écrit l'aumônier qui eut le soin de son âme au cours des derniers mois (le P. de Condé, aujourd'hui maître des novices chez les PP. de Sion) ; mais il ne put être meilleur, je crois. »

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

P. JANVIER. **Exposition de la Morale catholique.** *Morale spéciale :* t. XI : *la Vertu de Tempérance* (Carême 1921). In-8 écu de 360 p., 8 f. — **Retraite,** par Mgr Hedley, O. S. B., évêque de Newport. Trad. de l'angl. par J. Bruneau. In-8 écu de 456 p., 8 f. — Paris, Lethielleux.

Foi catholique et Vie morale, par Hermas Monnier, directeur de la *Semaine religieuse* de Besançon. — In-12 de 218 p., 4 f. — Paris, Téqui.

I. — Avec la vertu de tempérance, le P. Janvier arrive à la quatrième des vertus cardinales, donc au dernier chapitre (mais non pas encore au dernier volume, un volume unique n'épuisant pas toute l'amplitude de la vertu de tempérance) de cette *Exposition de la morale catholique* qui demeurera, avec l'*Exposition du dogme catholique* de Monsabré, un des monuments durables de l'éloquence sacrée de notre âge. Huit volumes ont traité de la *Morale générale* (béatitude, liberté, passions, vertu, vice et péché, grâce) ; et la *Morale spéciale* (vertus théologales et vertus cardinales) en est au tome XI. Dans chaque volume, six Conférences, précédées de sommaires très développés, enrichis de notes explicatives d'une profonde science théologique, et suivies d'une Retraite pascale en 6 Instructions qui se rapportent toujours à des applications pratiques du sujet traité dans les Conférences.

Les six Conférences du présent volume étudient la tempérance comme puissance modératrice 1° de la vie humaine (c'est elle qui en tout ordre et à tout propos nous ramène au juste milieu fixé par la sagesse), 2° comme puissance modératrice des plaisirs (des plaisirs mauvais par essence, comme aussi des plaisirs qui en eux-mêmes peuvent être permis), puis les formes de la tempérance : abstinence, chasteté, virginité ; enfin les rapports entre la tempérance et la beauté morale. — La Retraite pascale passe en revue les excès de la table, l'alcoolisme, l'impureté, la profanation du mariage, puis nous dit la souffrance expiatrice du Cœur de Jésus dans sa Passion, enfin (Pâques) traite, à propos de la Communion, la question des joies sensibles en spiritualité.

II. — La *Retraite* de Mgr Hedley, bénédictin, n'est pas, comme d'autres ouvrages publiés sous ce titre, un recueil de Sermons, mais bien un recueil de Méditations. L'auteur s'y est proposé d'offrir des sujets d'oraison pour une retraite de huit ou dix jours. XXXIII chapitres en tout, dont chacun se compose de considérations pieuses et d'un sommaire pour la méditation. L'œuvre de la retraite, mon âme, la voix de Dieu, Dieu, les noms de Dieu, rédemption et grâce, péché, mort, jugement, enfer, J.-C. et les divers aspects de sa vie et de sa doctrine, le Saint-Esprit, l'état religieux, les

vertus religieuses, le saint Office, l'Eucharistie, l'amour de Dieu et du prochain, l'apostolat, le péché véniel, la Sainte Vierge, le ciel, la persévérance : autant de thèmes sur lesquels on trouvera ici des vues profondément vécues, et neuves à force d'avoir été vécues.

III. — M. Monnier réunit en volume les pages qu'il a publiées dans la *Semaine religieuse* de Besançon, d'août 1915 à décembre 1920, et dont le titre dit bien le caractère : pages de doctrine tout ensemble et d'action, d'une action fondée sur la doctrine; pages d'actualité, mais qui, par leur élévation même, dominent les contingences et participent à l'éternité des vues de foi dont elles s'inspirent. Elles ont éclairé et fortifié quand elles ont paru pour la première fois; elles continueront à le faire en volume.

Pour former une élite. *Causeries familiales,* par G. Daumas, directeur du Cours St-Louis. Préface d'A. Redier, directeur de la *Revue Française*. In 8 écu de XIV-216 p., 7 f. 50. Paris, Beauchesne. — **L'Intelligence catholique dans l'Italie du XX^e siècle,** par Maurice Vaussard. Préface de G. Goyau. In-12 de XXI-347 p., 7 f. 50. Paris, Gabalda.

I. — M. Daumas nous donne son premier livre; et c'est un coup de maître. Un coup d'autant mieux achevé qu'il n'a jamais songé à faire un livre. Il a parlé ces pages, dix années durant; et il faut savoir comment il les a parlées. L'histoire de ces « Causeries familiales », c'est un ravissant chapitre de pédagogie. M. Daumas est un éducateur né, qui s'est donné à l'éducation par vocation passionnée, et jusqu'au cou. Il a fondé à Paris, au luxueux quartier Monceau, un Cours secondaire très original où l'éducation de l'esprit, du cœur, de la volonté, du corps, prime largement la simple « instruction » à la mode; et chaque jour (ceci est un des traits dominants de son Plan de vie), il parle à tous les élèves assemblés. C'est la « Causerie familiale », qui prend tous les tons. Tantôt il bavarde avec les élèves, suscitant des questions, y répondant, engageant des dialogues, quelquefois imprévus et charmants, toujours intéressants et profitables à tous, maîtres et disciples; et tantôt il y traite quelque grand thème d'éducation, comme ceux qu'on trouvera dans ce recueil, mais toujours sur le ton « familial », un ton de père de famille, qui d'emblée conquiert le cœur et l'attention de tous. On nous dit que ces Causeries de chaque après-midi sont un événement dans la maison, le grand événement de chaque jour : je le crois aisément. J'ai lu bien des recueils d'« allocutions » aux jeunes gens, rien qui ressemble à ceci, rien qui laisse une impression comparable.

Principaux thèmes abordés : apprendre à aimer Dieu, l'esprit de famille, la discipline, l'éducation de la pureté, les lectures, la musique qui fait prier, le goût du plaisir, les vacances, l'émulation, les études qui font des hommes, la virilité : « Parce que tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche », dit-il après le Jésus de l'Apocalypse; et toute sa méthode en effet est dirigée contre « les gens à la chair molle qui se tiennent au chaud dans leurs foyers confortables. »

Et, ce qu'il y a de mieux, nous lisons à la 1^re page : « Première Série ». — *Vivant sequentes !*

II. — C'est à former une élite que travaille M. Daumas, que travaille tout éducateur digne de ce nom. C'est la formation de l'élite catholique en Italie qui nous est racontée dans le livre de M. Vaussard. Les catholiques italiens se sont révélés force politique aux élections de novembre 1919 : comment s'y sont-ils préparés ? Il y a là toute une histoire très vivante de mobilisation d'idées, de mobilisation aussi de sainteté : déjà l'on a commencé le procès de béatification d'un de ces bons ouvriers de la Renaissance catholique italienne, Contardo Ferrini, mort il y a moins de vingt ans (octobre 1902), professeur de droit aux Universités toute sa vie (qui fut courte : mort à quarante-trois ans), l'Ozanam italien (sur Ferrini, voir *Ami* 1913, p. 1000-1003).

M. Vaussard, dans une I^re Partie, étudie les chefs et centres directeurs du mouvement catholique organisé : Giuseppe Toniolo, la presse politique, Filippo Meda, don Sturzo et le parti populaire, les œuvres du P. Gemelli et l'Université catholique de Milan; — et, dans sa II^me Partie, les savants et les artistes, Ferrini, le cardinal Maffi, Giosuè Borsi (le Psichari italien), Giovanni Papini. Un chapitre final sur le problème d'une entente internationale entre catholiques français et catholiques italiens.

Classification des sciences, par Adrien Naville, professeur honoraire des Universités de Neuchâtel et de Genève. — In-8 de 322 p., 7 f. 50. — Paris, Alcan.

M. A. Naville publie une édition entièrement renouvelée du grand ouvrage où il a condensé les résultats d'une enquête prolongée sur l'objet propre des diverses sciences et les groupes qu'elles peuvent former. Ce qu'il appelle classification des sciences n'est en aucune façon une nomenclature. Il n'y a dans son livre que peu de noms. Les divisions d'importance secondaire sont généralement passées sous silence. Ce qu'il veut mettre en relief, ce sont les idées maîtresses des principaux groupes de sciences et les rapports entre ces groupes.

Auguste Comte n'a classé que les sciences qui recherchent des *lois*. M. Naville distingue en outre deux autres types de sciences : celles qui se bornent à révéler des *faits*, et celles qui formulent des *règles* d'action.

Il est vrai que Comte faisait rentrer sous le concept *loi* ce que M. Naville dénomme *faits* et *règles*. Le tout est de s'entendre.

M. Naville restreint beaucoup l'extension du concept *loi*. Il réserve ce nom de *loi* aux « possibilités conditionnées par les natures permanentes des choses » et aux « relations nécessaires entre ces possibilités ».

Il ne faut donc pas, d'après lui, confondre, comme on fait d'ordinaire, les lois et les *faits* généraux. Par exemple, que la terre tourne sur elle-même en 24 heures, que les orbites des planètes soient elliptiques, qu'un végétal se développe comme se sont développés ses ancêtres : ce sont là des *faits* d'une certaine généralité, mais qui se localisent cependant dans l'espace et dans le temps et qui dès lors sont dépourvus de l'universalité véritable qui constitue la loi. De même, l'astronomie tout entière est une science de *faits*, c-à-d., selon la terminologie de l'auteur, une science *historique*. La constance de l'énergie est, elle aussi, une affirmation historique.

Les sciences de règles enfin (que l'auteur range sous ce nom : *la canonique)* ne sont pas des sciences de lois, puisqu'elles nous enseignent, non pas ce qui est possible, mais ce qui est bon (et ce qui ne l'est pas).

Je vous ai dit qu'il n'est que de s'entendre. Il y aurait nombre de vues à discuter ici : par exemple, il classe la sociologie, non au chapitre de la canonique, mais de la théorématique (ou sciences de lois), parce qu'il n'y veut voir que la science des possibilités sociales et de leur dépendances nécessaires soit les unes à l'égard des autres soit à l'égard d'autres possibilités de toute espèce. Mais ce sont pages qui font toujours penser. Et les professeurs de philosophie y prendront vif intérêt (en dépit des aspérités d'une langue qui n'a pas assez peur des néologismes).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 februarii 1922.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

VIN AROUD

VIANDE — QUINA — FER

Le plus puissant Reconstituant physiologique.
Souverain contre : *Chlorose, Anémie, Altération du Sang, Perte des Forces*, convient aux *convalescents, enfants, jeunes filles, vieillards.*
Rue de Richelieu, 28, Paris et toutes Pharmacies.

LABORATOIRES BAILLY

A. BAILLY, 17, rue de Rome, PARIS

ANALYSES

Bactériologiques — **Biochimiques** — **Alimentaires**
(diphtérie, tuberculose) (sang, urines) (laits, vins, etc.)
REACTION DE WASSERMANN. — Notices et brochures sur demande.

HARMONIUMS NEUFS et d'OCCASION

PROCURE du CLERGÉ, 3, rue de Mézières, PARIS-VI

ŒUVRE DE VINS DE MESSE

"Union Fraternelle"
Coopérative ecclésiastique d'Albi
Patronée par Monseigneur l'Archevêque d'Albi

Fournisseurs : **DUBOUSQUET et C**ie
PROPRIÉTAIRES-RÉCOLTANTS
Domaine de VITRAC, par Gaillac (Tarn)

Délégué de la Coopérative pour Renseignements et Commandes
Abbé RAYNAL
Curé de FLORENTIN par MARSAC (Tarn)

Vins en Cercles - Vins secs en bouteilles
Garantis pur jus de raisins frais
GRANDS MOUSSEUX

EXPÉDITIONS DIRECTES DE LA PROPRIÉTÉ
Prix-Courants sur Demande

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE,
96, rue Notre-Dame des Champs,
à PARIS
Maison fondée à Metz en 1832
Représentant maquettes et devis sur demande

ASTHME

Bronchite Chronique
EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS
Guérison par **POUDRE** et **CIGARETTES ESCOUFLAIRE**
CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

installée en plein centre de la Librairie Parisienne se chargerait de la vente à Paris de tous ouvrages sérieux édités en province.
Écrire pour tous renseignements utiles nº 1.353 Office Central de la Presse, 14, rue de l'Abbaye, Paris.

RHUMATISANTS, GOUTTEUX

ne souffrez plus. Guérissez-vous sûrement avec la véritable poudre
PISTOIA PLANCHE ne contenant ni colchique ni substances vénéneuses
La boite 5 fr. — Phie Planche, 1, boul. de la Madeleine, Marseille.

VINS de BORDEAUX

— VINS DE TABLE, VINS FINS, COGNACS, RHUMS —

Spécialités de la Maison { Graves des Rois de Gascogne / Kina THEO — Bulo RUM / Liqueur L'« Evangélique »

GAUDRAP & Co, 43, quai des Chartrons, BORDEAUX
Envoi gratis du Catalogue sur simple demande

MONSIEUR L'ABBÉ

Si vous connaissez un Asthmatique, vous ferez une œuvre charitable en lui indiquant le Remède d'Abyssinie Exibard en poudre ou en cigarettes. Prescrit par tous les médecins et récompensé par médailles d'or et d'argent, il soulage instantanément et guérit des milliers de malades chaque année. 28, Rue de Richelieu, PARIS, et toutes Pharmacies.

MARALIMENT

Régénérateur de la Vie

A base d'algues marines alimentaires et de légumineuses préparées.

Fait GROSSIR rapidement et considérablement

Salut des Désespérés !...

Crée de la chair, des os, du sang, des muscles, des nerfs, de la matière grise (cerveau et moelle épinière), à l'exclusion de toute transformation graisseuse. Ce produit entièrement naturel n'est pas un médicament.

Fait engraisser les Tuberculeux et tous les amaigris.

Ce produit doit être adopté comme base alimentaire ou suralimentaire par tous les malades sans exception et pour se maintenir en bonne santé.

GOÛT exquis, ne revient qu'à **0 fr. 10** le potage, et remplace : viande, poisson, *huile de foie de morue*, œufs, et tous les reconstituants connus qu'il laisse bien loin derrière lui : pilulles, cachets, élixirs, sirops, peptone, coca, kola, etc.
Convient à tous : *Malades, Vieillards, Enfants, Nourrices, etc.* : **chasse les maladies en régénérant** l'organisme et assure la longévité. — Ne contient ni chocolat, ni cacao, ni phosphates chimiques, ni sucre ; ces produits sont échauffants et parfois nuisibles à la santé. (Entérite, constipation, etc.).

Paquet pour 40 potages **4.50**, *franco* **5.50**
Cure complète, 6 paquets **25.** » — **26.50**

ÉCHANTILLON pour **TROIS POTAGES** contre 0.75 en timbres sera envoyé franco avec la notice, attestations et tous documents, sur simple demande adressée à la **PHARMACIE St-COME** 191, faub. St-Antoine, PARIS

MARBRERIE RELIGIEUSE

Autels, Retables, Chaires, Ex-votos, etc...
RÉFÉRENCES : **Basiliques de Fourvière & de Lourdes**

PLAQUES & MONUMENTS COMMÉMORATIFS

DESSINS ET DEVIS SUR DEMANDE

Société des Marbres, Pierres et Granits
Anonyme — Capital 2.000.000 fr.
23, Quai des Brotteaux, LYON
Léon GUINET, Administrateur-Directeur

Ateliers de marbrerie : *Lyon, Buxy* et *Molinges.*
Scieries de marbre : *Grenoble* et *Molinges.*
Carrières de pierres : *Buxy, Colombier, Rocheret.*
Carrières de marbres : *Jura, Pyrénées, Italie.*